

3) Cf. Chapitre 5
4) F. P., op. cit., page 355

5) *Ibidem*

6) Sans en faire une règle générale, il faut quand même faire observer que lors des diverses insurrections qui ont émaillé l'histoire africaine, les domestiques se sont fréquemment abstenus de participer directement aux actes dirigés physiquement contre leurs employeurs.

7) 'Pour devenir chef, il faut être juste avec tout le monde. Celui qui a mal agi doit être puni et réparé. N'importe qui doit être puni et réparé. Même si tu le connais, tu dois dire qu'il doit être puni et qu'il doit être réparé. Si c'est ton fils, tu dois dire qu'il doit être puni et qu'il doit payer la compensation. Si tu es son père, tu dois l'aider à réparer mais il faut dire qu'il soit puni et qu'il répare'. (S., chef coutumier, 1971, Kalemie)

8) Luwel, Marcel: *De Limburgers in Kongo*, page 33.

9) Lassaux, op. cit., p. 351.

10) F. P., op. cit., p. 355.

11) Alors qu'on leur reproche précisément d'avoir été soldats depuis trop longtemps, mais d'abord dans l'armée ennemie!

12) F. P., op. cit., p. 351

13) *Idem*, p. 355

14) Pour ne pas faire planer d'injustes soupçons, nous tenons aussi à noter qu'en l'occurrence ce qui retenait l'attention des missionnaires c'était le fait du concubinage. Le plus souvent temporaire, avec une femme autochtone, le rejet et du sacrement de mariage et dans beaucoup de cas de toute obligation envers la femme et son éventuelle progéniture. Contrairement aux autorités, les missionnaires ne se sont jamais opposés aux mariages mixtes, à tout le moins dans aucune publication ou prise de position revêtant un quelconque caractère officiel. La condamnation en question n'est donc pas empreinte de racisme. Autre chose est qu'elle puisse être un brin sectaire!

15) La justice coutumière était toujours attentive avant tout à la réparation du tort, plus qu'à la punition proprement dite. Cette disposition fait que chez certains peuples, chez qui la compensation pour un adultère était élevée et payable en biens de prestige, comme le bétail, une bonne épouse se devait de se faire *pincher* de temps en temps, accroissant ainsi le troupeau de son époux. Ce serait entr'autres le cas chez les Nuér.

16) Ceci n'est qu'un schéma: dans la pratique, les palabres au sujet de points de droit matrimonial étaient le sujet par excellence sur lequel on tendait les cheveux en soixante dix-huit. On trouve nombre d'exemples, concrets dans le BIHDC. On remarquera que la femme n'était pas dépourvue de recours, bien qu'il lui faille obtenir la reconnaissance de ses droits par un tribunal majoritairement masculin. Les droits de la femme furent surtout amoindris par la substitution progressive de l'argent aux biens durables dans le paiement de la compensation.

17) Ils furent en tous cas, sinon les premiers Baoni, du moins parmi les derniers. Tous deux périrent les armes à la main en combattant la F. P. en 1908, après 13 ans de *maquis*.

(18) Soit 500 personnes, au minimum.

(19) Van Zandyke, op. cit., p. 953.

(20) En principe à 5h30. F. P., op. cit., p. 513. Emploi du temps dans les *compagnies actives*.

(21) Lorsqu'on ouvrit les tombes de Lippens et De Bruyne, on constata que le cadavre du sergent avait subi des mutilations. Pas celui du lieutenant. A plusieurs reprises, la F. P. retrouva ses morts chez les indigènes, décemment enterrés dans des tombes qualifiées de *bien propres*.

(22) Gendarme, F., op. cit., T. I, pp. 55-65.

IX. Alerte et réactions

Nous n'avons pas parlé jusqu'ici du sort de Cassart, qui avait réussi à s'enfuir, ni de celui de Lassaux, qui n'assistait pas aux événements du 4 juillet puisqu'il ne logeait pas au camp.

Il semble que Lassaux ait été averti par des fuyards, sans doute les moins résolus des soldats qui prirent le large des les premiers coups de feu. La réaction des deux Européens fut la même: se réfugier dans un village momentanément encore sûr, et avertir de la révolte les Blancs les plus proches, en l'occurrence les Pères de Scheut de la Mission Saint Joseph, située à une douzaine de kilomètres au Sud du camp.

Cassart s'arrêta d'abord à Mampuya, puis à Mukenge d'où il écrivit au Père Cambier, le supérieur de Saint-Joseph. Celui-ci reçut également un billet venant de Lassaux, réfugié chez Zapo Zap, qui lui annonça la mort de Pelzer... et de Cassart! La présence de Lassaux au village Zapo Zap était venue à l'oreille des Baoni, qui firent sans grande conviction une tentative pour se le faire livrer par le chef de la localité. Le courant passait très mal entre les meneurs de la révolte et ces populations. Ils s'agissait de réfugiés installés là depuis cinq ou six ans seulement, parce qu'ils cherchaient protection, à proximité des installations de l'Etat, contre les raids de chasse à l'esclave que lançaient à l'époque Lumpungu et Mpania Mutombo (1) en pays Bén'Ekye. Zappo-Zap était en fait le nom du chef qui les avait amenés près de Lulubourg. Un homme comme Kandolo, ancien compagnon de Gongo-Lutete, ne bénéficiait donc pas auprès d'eux d'une grande popularité ou d'un accueil particulièrement cordial! Les Baoni n'insistèrent pas et Lassaux respira plus à l'aise. Le chef Zappo-Zap devait recevoir par après, sur la recommandation de Lassaux, de somptueux cadeaux d'étoffe et de fusils pour services rendus à un agent de l'Etat. Ce fait pourrait aussi être à l'origine de l'extrême faveur dont cette chefferie devait bénéficier par la suite de la part de l'administration (2).

Cambier envoya les religieuses et le P. De Clercq chez le chef Kanca, considéré comme sûr. Lui-même se rendit auprès de Cassart, dont il soigna la blessure avant de l'amener avec lui dans ce même village.

Lassaux avait également envoyé un billet à Michaux, en route pour

Lusambo depuis le 29 juin. De Clercq, de son côté, écrivit à Lapière qui reçut le billet le 4 juillet au soir. Lui aussi se trouvait en déplacement et dut dépêcher un courrier à Mukabua pour faire venir ses hommes. Ceux-ci arrivèrent le 6 au matin, mais ce fut pour annoncer à Lapière qu'ils refusaient de poursuivre les déserteurs, qu'ils ne lui obéiraient plus et que c'est lui qui allait les suivre. Ils marchèrent quelques heures vers le Sud en commençant Lapière, puis changèrent d'avis et l'abandonnèrent dans la brousse en compagnie de ses trois boys. On remarquera que dans ce cas, où il n'y eut personne pour jouer le rôle de Kapilu, et en présence d'un Blanc qui n'était pas un Pelzer (on peut même supposer que Lapière qui *portait aux nues naturellement* Tetela devait être avec eux un officier assez aimable, donc *bien noté*), il n'y eut pas d'homicide, même différé: à quatre dont trois Noirs, on peut parfaitement se sortir de la brousse. Dès le 6 au soir, Lapière avait d'ailleurs rejoint ses camarades chez les missionnaires. Entretiens, Lassaux et le P. De Clercq avaient rendu les honneurs funéraires aux restes de Pelzer. Ils disposaient encore de quelques soldats, puisqu'une salve d'honneur fut tirée (3).

Malgré le fait que Lapière ait pu voir que les révoltés portaient vers le Sud, on n'expédia pas de courrier dans cette direction. On se borna à alerter Lusambo et Mukabua, avec les résultats qu'on a vus, cherchant avant tout à trouver auprès d'une garnison proche des troupes de rechange pour Luluabourg et partant toujours de l'idée que les Baoni fonceraient en ligne droite vers Ngandu, c'est-à-dire qu'ils devraient passer à proximité de Lusambo.

C'est également dans le courant de cette journée du 6 juillet, plus précisément à l'étape du soir, que Michaux fut avisé de ce qui s'était produit à Luluabourg. Il fut d'autant moins enchanté qu'ayant dépêché le lieutenant Dufour en mission, il se trouvait seul. Comme son détachement comprenait un fort groupe de Haoussa, il utilisa ceux-ci pour enchaîner les Tetela, envoyés au travail le 7 au matin en groupe séparé et sans armes. Dufour, rappelé, fut envoyé à Luluabourg avec quarante *volontaires de la Côte* pendant que Michaux regagnait Lusambo pour y conférer avec le C.D. Gillain.

Le 9 juillet vers midi, Dufour, Cassart et Lapière reprenaient possession du camp de Luluabourg. La vie n'y fut pas des plus agréables: il y eut des escarmouches incessantes et le poste, comme la mission, furent plus ou moins assiégés par la population locale qui s'agitait beaucoup depuis le 4, malgré le départ des Baoni.

Konings, venant des Wissmann Falls, gagna lui aussi Luluabourg. Il perdit en chemin une partie de son détachement. Ceux de ses soldats qui désiraient passer du côté des révoltés ne réussirent pas à entraîner avec

eux les autres soldats. Ils durent se contenter de prendre le maquis et rejoignirent le Chef Kalemba, hostile à l'Etat, dans la région de Mukabua. Konings arriva le 19, pratiquement en même temps que Michaux, Palate et les troupes de Lusambo.

Inquiet des nouvelles de soulèvement des populations locales autour de Luluabourg, Michaux voulut toutes affaires cessantes rétablir l'ordre dans la région, avant même de courir sus aux Baoni. Cette attitude de Michaux a fait naître bien des discussions. Michaux a parfois pris des décisions intempestives en d'autres circonstances, ce qui n'arrange évidemment rien. La thèse de ses censeurs est qu'en s'attardant à Luluabourg il a permis à la révolte de se prolonger, et qu'il aurait pu l'écraser en se portant vers Kabinda, et en joignant ses forces à la garnison locale et à celle de Ngandu. C'est vite dit!

En laissant le soulèvement s'étendre aux populations civiles sans réagir, Michaux courait le risque d'avoir à affronter, non pas deux cents révoltés, mais une région toute entière. Baoni et F.P. étaient, en juillet 195, à peu près à égalité en hommes et en armement. Dès avant la révolte de la garnison, un certain nombre de villages étaient soulevés contre l'Etat et d'autres suivirent spontanément dès que les événements de Luluabourg furent connus. L'appréciation correcte de l'itinéraire des révoltés ne jouait ici aucun rôle. Si, comme le supposa constamment la F.P., ils marchaient vers le Nord au Ngandu, donc vers le Matela et l'Imbadi où Yamba-Yamba, Kimpuki et Kandolo étaient en pays de connaissance, ils pouvaient compter sur la solidarité ethnique des populations rencontrées. Mais le même facteur jouait vers le Sud, auprès des Kanio et autres clans Iuba qui comptaient également de nombreux congénères parmi les Baoni et se trouvaient déjà, pour certains d'entre eux, en révolte contre l'Etat. Les Baoni avaient donc toutes les chances de trouver autant d'auxiliaires qu'ils l'auraient voulu, alors que la F.P. non seulement n'en aurait guère trouvé de bien fiables, mais avait toutes les raisons de se méfier de ses propres soldats. Le fait d'avoir mis aux fers les Tetela ne supprimait pas les risques de révolte! Sans pacification préalable de la région, la bataille se serait selon toute vraisemblance livrée non pas à deux cents contre deux cents, mais à deux cents contre mille.

Dans cette hypothèse, où les Baoni avaient de fortes chances de remporter la victoire, Michaux aurait alors dû battre en retraite dans une région entièrement hostile, car il ne fait aucun doute que le Luataba-Kasai, débarrassé de toute présence de la F.P., se serait soulevé en entier. Compte tenu de ce qu'était à l'époque une retraite dans une guerre africaine, ses chances d'en sortir vivant auraient été d'une minceur extrême. La manoeuvre vers Kabinda en coordination avec les

troupes de Ngandu pouvait apparaître, dans ce contexte, comme un coup de poker très risqué! Il faut encore ajouter qu'à la nécessité de pacifier Luluabourg pour assurer ses arrières s'ajoutait peut-être pour Michaux le désir d'être sûr que l'effervescence de la région qui l'entourait était bien liée uniquement aux populations locales, et que les Baomi ne rôdaient plus dans la région.

En fait, ils étaient bien tous partis le 5 juillet. Ils avaient marché sur Kalala-Katumba, qu'ils ne firent que traverser, négligeant même la mission de Mérode. Celle-ci fut pillée et brûlée, mais par la population même de cette localité, qui tenta par après de mettre la chose au compte des Baomi (4). Le 18 juillet au soir, ils étaient devant le camp de Kayeye II, où se trouvaient Böhler, Dehaspe et septante soldats africains, récemment détachés de la garnison de Luluabourg. Or, personne n'avait averti Kayeye II du soulèvement.

NOTES

- 1) Voir chapitre VI
- 2) L'affirmation selon laquelle les chefs Zappo-Zap s'attribuèrent aussi les faveurs des Blancs en se faisant leurs pourvoyeurs intéressés de *menâgères* est avancée entre autres par les Jésuites, qui se soucieraient beaucoup, à un moment donné, de lutter contre *l'avilissement de la femme congolaise*, avilissement qui concernait évidemment sa seule conduite sexuelle, pas sa réduction à l'état de bête de somme par les cultures obligatoires. Voir entre autres A. Vermeersch, s.j.: *La Femme congolaise*, Bruxelles, Dewit, 1914.
- 3) Luwel, op.cit. p. 35 va même jusqu'à parler des *hommeurs militaires*.
- 4) L'innocence des Baomi est en l'occurrence admise même par la F.P. (op.cit. p. 362).

X. Tam-Tam, clairon et cartouches (1)

Ce soir-là au camp de Kayeye, personne ne se doutait de ce qui allait se passer le lendemain. Ni blancs ni noirs ne savaient la moindre nouvelle des événements tragiques qui s'étaient déroulés dans le poste de Luluabourg. Les premiers qui allaient savoir quelque chose étaient les soldats du poste de Kayeye. Dans la nuit noire, ils entendirent le roulement des tambours: ils parlaient leur langue: eux seuls comprenaient et restaient à l'écoute. Que disaient-ils, les tambours? Un grand Mukalenge, venant de Lusambo, était arrivé et allait faire son entrée au poste de Kayeye le lendemain. Là-dessus, les tambours se turent. Aussitôt, les soldats batela communiquèrent la nouvelle aux blancs et aux soldats baluba. Au camp des révoltés, on se tenait coi dans l'attente du lendemain: il fallait à tout prix éviter la bataille! (2)

Le terme mukalenge est d'origine tshiluba mais, comme cette langue est la langue de grande communication du Kasai, il s'est répandu dans l'ensemble de la région. Il signifie primitivement chef, détenteur du pouvoir traditionnel en droit ou en fait. D'où des expressions comme *beena bukalenge* (les gens du pouvoir) pour les membres du clan du chef, ou *kudya bukalenge* (manger le pouvoir) pour *être chef, régner, être investi*.

Par assimilation aux chefs, avec qui ils partageaient d'ailleurs certains attributs, les Blancs se virent appliquer ce même terme. Comme on disait *mukalenge Cimpoko* pour désigner le chef par le nom de son village, on dit aussi par exemple *Mukalenge Kotonko* pour désigner l'Européen qui représentait localement la société Cotonco. *Beena mukalenge* finit par s'appliquer à tous ceux qui se voulaient à une activité professionnelle à l'euro-péenne, ou gravitaient autour des Blancs dans un poste, une mission... sans que cela implique entre eux des liens tribaux ou claniques. Le terme même de *mukalenge* finit par s'appliquer aussi aux Noirs ayant reçu une formation intellectuelle à l'école des Blancs.

On trouve dans les contes du Kasai un personnage, Mukalenge Mukishi (le fantôme blanc, ou le fantôme vénérable) dont la fonction est nettement de faire peur. Il est plus récent que le personnage de l'ogre et

s'en distingue (l'ogre a d'ailleurs sa propre catégorie de contes, *musumu twa cilume cikulia*) mais il partage avec lui la caractéristique d'être anthropophage (3).

On annonçait donc la venue d'un personnage important, inquiétant voire quelque peu surnaturel, dont on pouvait aussi attendre un aspect blanchâtre. On fut effectivement servi: 'Le lendemain, l'adjutant Dehaspe à la tête du détachement, s'en alla à la rencontre du visiteur énigmatique. Sorti du poste, il remarqua au loin sur une monture, un homme habillé de blanc. Kandolo, en effet, le sergent mutetela, chevauchant un boeuf, s'était travesti dans un accoutrement blanc pour donner le change à ceux qui l'apercevaient de loin. Mais voilà que les tambours recommencent à parler! Ils disent tout autre chose maintenant. De nouveau, les Batetela étaient seuls à comprendre. Ils leur annonçaient la désertion de la garnison de Luluabourg et les invitaient à se joindre à eux tout en rendant le blanc inoffensif. Un coup de feu retentit. L'adjutant reçut une balle dans le dos et tomba raide mort. Un caporal mutetela avait tiré. Là-dessus, tous les Batetela quittant les rangs allèrent rejoindre les troupes de Luluabourg. Les Baluba et les Haoussas de la garnison de Kayeye, ne comprenant rien à toute l'affaire, rebroussaient chemin et allaient annoncer la nouvelle au lieutenant Böhler resté au poste. C'est en toute hâte que Böhler, avec les soldats qui lui étaient restés fidèles, put s'échapper de Kayeye et prit la direction de Lusambo. Il y arriva sain et sauf avec ses hommes.

'Au sujet de l'ordre de rendre inoffensif l'adjutant Dehaspe, les témoins ne s'accordent pas. D'aucuns disent que Kandolo a donné ordre de le tuer' (4).

Tout est évidemment fonction de la manière dont on interprète les mots *rende inoffensif* – par dessus le marché en tetela et en version pour tam-tam – et accessoirement s'il faut charger de cette mort Kandolo ou le tambourinaire. Nous voudrions tout de même faire remarquer que Kandolo s'était réservé le rôle le plus dangereusement exposé dans une mascarade dont le seul but possible était de créer un moment de perplexité et d'étonnement qui éviterait qu'on en vienne à se battre. Il devait faire une cible splendide et il a indéniablement pris un gros risque personnel pour éviter l'effusion de sang. Bien sûr, son but devait être avant tout de ne pas engager, avec les soldats noirs de Kayeye II, une bataille, d'autant plus fratricide qu'il s'agissait d'anciens compagnons. Ce n'est sûrement pas la vie des officiers blancs qui était sa préoccupation principale. On peut même avancer que Kandolo avait une raison très *réaliste* d'éviter cette bataille: les soldats de Kayeye II étant d'anciens camarades, des frères des Baoni, ce n'étaient pas forcément les soldats restés au service des Blancs qui auraient craqué psychologiquement les premiers!

Il reste que Kandolo n'avait pas trempé dans les meurtres de Luluabourg et que sous son commandement il n'y eut à déplorer aucun acte des Baoni contre les civils, même Blancs, et leurs biens: on n'exerça pas de représailles contre ceux qui refusaient de livrer Lassaux, et il n'y eut aucune action contre aucune des deux Missions; à Kalala-Kafumba, on se borna à traverser la localité en toute hâte. Le pillage lui aussi concerna avant tout les installations militaires, qu'il est normal de considérer comme *prises de guerre*. Ajoutons à cela cet autre fait troublant: la torture fit sa première apparition chez les Baoni immédiatement après la mort de Kandolo.

Sans qu'aucun de ces éléments soit une véritable preuve, tous convergent en faveur d'un rôle plutôt pacifique et modérateur de Kandolo. Et, cela étant, il est plus logique de penser que son ordre fut mal transmis ou mal compris.

Après la prise de Kayeye II se place une polémique entre les déserteurs qui est, elle aussi, un épisode classique de ces révoltes. Il s'agissait du choix d'un itinéraire et d'un lieu d'établissement. Plusieurs possibilités s'offraient en effet. Il n'était pas exclu que l'on puisse s'installer, au moins momentanément, à Kayeye même ou dans sa région. Il suffisait pour cela de convaincre les Kaniok qu'il fallait voir dans les Baoni, non plus les ennemis d'hier mais de nouveaux alliés dans la lutte contre l'Etat. Le point faible de cette solution était que l'on restait à proximité de chefferies *ralliées* comme celle de Lumpungu, et aussi des troupes de Lusambo.

Il était possible de continuer vers le Sud ou le Sud-Ouest, au-delà même des Bena Kanyoka, vers des territoires luba, lunda ou tshokwe encore fort mal contrôlés par l'Etat. Une guerre de succession en cours chez les Luba, l'hostilité entre Tshokwe et Lunda qui se razziaient mutuellement, les démolés de tous ces groupes avec les encombrants Yeke successeurs de Msiri faisaient que plusieurs centaines de guerriers armés d'Albini, bien entraînés et auréolés de victoires rencontreraient sans doute un accueil favorable auprès de l'un ou de l'autre des principaux chefs de cette région. Mais cette solution, logiquement fort séduisante, éloignait la plupart des hommes de leur terroir. Elle impliquait de plus que l'on continuerait d'être soldats, et que l'on passerait simplement aux ordres d'un souverain africain après avoir été à ceux de Léopold II. Maigre changement. Enfin, il y avait la possibilité de prendre cette fois le chemin de Ngandu, dont on avait sans cesse parlé tout en lui tournant, en pratique, le dos. Cela impliquait des combats certains, pour y parvenir et pour prendre la localité. Par contre, l'accueil et l'attitude favorable de la population ne faisait guère de doute dans une région

ou tout le monde était plus ou moins cousin à la mode de Bretagne de l'un ou l'autre des Baoni. Ce dernier plan l'emporta. En d'autres mots, on allait à présent marcher droit sur la F. P., qui avait basé tous ses plans sur cette hypothèse.

Une cinquantaine de soldats, pour la plupart Luba, ne voulurent pas de ce projet. Aller vers Ngandu les éloignait de chez eux, alors qu'à Kayeye ils étaient voisins des Kaniok, ensemble politique séparé des Luba mais qui se reconnaissait avec eux une parenté et une origine commune (5). Il n'était pas illogique de supposer qu'ils accepteraient les déserteurs comme voisins à Kayeye ou les laisseraient passer sans palabres excessives s'ils rentraient vers le cœur du territoire Luba. Le vieux mécanisme social bantou se mit en marche sans grincement. La minorité paraissait suffisamment nombreuse pour être viable — il faut, encore une fois, tenir compte du fait que les soldats avaient avec eux des femmes et des enfants — et, puisqu'ils ne voulaient pas de la solution sur laquelle se réalisait, eux mis à part, le consensus, on les laissa suivre leur propre idée.

Malheureusement, on ne put leur laisser qu'une dizaine de cartouches par homme. On y a vu une conséquence du mécontentement des Tetela (6). Ceux-ci ne pouvaient pas prévoir que leurs camarades seraient bientôt attaqués. Ce qui était par contre prévisible, c'est que le gros des Baoni aurait besoin de munitions pour prendre Kabinda et Ngandu, où ils devraient se heurter à la F. P. En comparaison, les *tâcheurs* allaient se trouver dans une région moins dangereuse, avec des adversaires seulement potentiels et armés tout au plus de *pupu* de traite. Les munitions ne devinrent surabondantes chez les Baoni qu'après la prise de Kabinda et par un coup de chance imprévisible : la présence d'un envoi pour le Katanga. Il est donc possible que le partage inégal des munitions ait résulté d'un calcul sur ce qu'on pouvait estimer être les difficultés que chacun des deux groupes auraient probablement à affronter, sans qu'il y ait eu, dans le chef des *Tetela* le calcul sournois qu'on leur prête.

L'inconnue qui vint tout brouiller fut le chef Lumpungu, agissant de concert avec un chef mineur de la contrée, dénommé Katombe. Ceux-ci ne voyaient d'un oeil favorable ni l'expédition des Baoni, ni l'établissement d'une partie d'entr'eux à Kayeye II. Il se sentaient fort bien dans leur rôle de chef reconnu par l'Etat, et ne désiraient ni se lancer dans un soulèvement peu confortable, ni voir leur autorité battue en brèche par un groupe organisé et armé, pôle d'attraction potentiel de tous les mécontents. Le risque n'était pas purement illusoire : il y avait eu, pendant les cinquante dernières années, à la faveur des bouleversements profonds qui avaient secoué l'Afrique, des royaumes détruits et d'autres fondés sur leurs ruines par ce qui n'était au départ que des groupes de

brigands ou de *soldats de fortune*. Nous verrons d'ailleurs que Lumpungu ne fut pas le seul à considérer que l'autorité passe avant tout et à voler au secours de la Colonie.

Le petit groupe resté à Kayeye II pouvait être éliminé assez facilement, à condition de s'y mettre en nombre, et nous avons vu par ses effectifs pendant la *campagne arabe* que Lumpungu à lui seul pouvait se trouver sans peine dans un rapport de 10 à 1. Lui et Katombe faisaient coup double en éliminant ces rivaux encore très potentiels, puisqu'ils offraient ainsi un joli cadeau à l'Etat. Attaquant Kayeye de deux côtés à la fois, avec des guerriers très supérieurs en nombre bien que plus médiocrement armés, les deux chefs n'eurent aucune peine à éliminer ce petit groupe. Après avoir brûlé leurs dernières cartouches, les défenseurs de Kayeye II furent massacrés à l'arme blanche. Il n'est fait nulle part mention de survivants (7).

Lumpungu et Katombe firent soigneusement ramasser les Albini de leurs victimes, qui furent remis à Michaux dont la colonne passa quelques jours plus tard. Le premier véritable *massacre* de l'affaire de Lulubourge fut donc commis ce jour-là, par des chefs coutumiers soucieux de faire un présent de choix à leurs occupants bien-aimés...

A Kabinda, il y avait en août 1895 cinq Européens : les lieutenants Bollen et Shaw, le sous-officier Froment et deux agents civils de passage : Nievcler et Borsut. Les quelques troupes disponibles avaient été *purgées*, à l'instar de celle de Michaux, par l'arrestation préventive de tout ce qui pouvait rassembler à un *Tetela*.

Bollen voulait se conformer aux ordres de Michaux et se rendre à sa rencontre. Or, les Baoni se trouvaient *entre* lui et Michaux. Le 5 août, Bollen, Shaw, Froment et cinquante soldats accompagnés d'auxiliaires fournis par Lumpungu et Mpania Mutombo s'aperçurent, aux environs de Kayeye I, qu'ils se trouvaient en plein sur la route par laquelle leurs ennemis arrivaient dans l'autre sens. La F. P. leur tendit une embuscade en dissimulant ses hommes dans les hautes herbes. Les soldats réguliers devaient attaquer de front, et les auxiliaires tomber sur les flancs des Baoni.

De leur côté, les arrivants éclairaient mal leur route, de telle sorte qu'ils tombèrent dans le piège et furent pris au dépourvu par les premières salves. Après la surprise du tam-tam à Kayeye II, il y eut cette fois celle du clairon. Les chefs des révoltés firent en effet rallier leurs hommes, qui avaient manifesté un certain flottement, en faisant sonner la charge dans le meilleur style. Les auxiliaires et l'escorte de Bollen furent balayés ou prirent la fuite. Bollen fut fait prisonnier. Shaw et Froment parvinrent à s'enfuir.

Kandolo avait été gravement touché au début du combat. Il mourut quelques jours plus tard, et c'est peut-être en représailles pour sa mort que Bollen mourut sous la torture. Il fut l'un des rares prisonniers blancs de l'ensemble des révoltes: la plupart des officiers préféraient le suicide à la reddition (8).

Les Baoni poursuivirent sur leur lancée et entrèrent en trombe dans Kabinda. Borsut réussit à rejoindre Ngandu, tandis que Nieveler disparaissait sans laisser de traces. Sans doute a-t-il pu échapper aux révoltés, mais pas aux dangers de la brousse. Cette exploitation immédiate du succès de Kayeye I eut des conséquences inespérées pour les Baoni, parce que les occupants du poste n'eurent pas le temps de détruire les dépôts. Dans ceux-ci, les révoltés découvrirent un stock important de vivres, d'étoffes et de munitions, qui étaient là en transit, attendant leur transfert vers le Katanga. Du jour au lendemain, ils se trouvèrent à la tête de 50.000 cartouches, un pactole que l'on n'aurait pas attendu de Kabinda, poste tout à fait secondaire. Cet appoint de munitions permit d'armer les indigènes de la région, qui commençaient à se rallier à la révolte (9). Le station fut nettoyé jusqu'à l'os, puis détruite. Lorsque Michaux, venant de Kalala-Kafumba, y arriva le 16 août, il n'en restait que quelques ruines calcinées. Bien qu'elle n'ait pas imité le crochet vers le Sud des Baoni, la F.P. arriva encore une fois trop tard. Les révoltés marchaient déjà sur Ngandu.

Ngandu n'avait en principe qu'une garnison négligeable: une douzaine de soldats sous les ordres du capitaine Augustin, assisté du sous-officier Desaegher. A l'annonce de la révolte, il réclama des renforts au Commissaire Général Lothaire, commandant la P.O., qui résidait à Kasongo. Celui-ci put lui envoyer deux cents hommes avec le capitaine Francken et les sous-officiers Langerock et Lallemand. Mais il avait *raclé ses fonds de tiroirs*: les renforts se composaient de fuyards des défaites passées et de recrues récemment incorporées qui n'avaient jamais vu le feu.

Au matin du 18 août, lorsque les Baoni furent en vue, Desaegher et Lallemand se trouvèrent rapidement seuls, leurs hommes ayant exécuté une retraite spontanée et précipitée. Les deux sergents ne sauvèrent leur peau qu'en se cachant pendant plusieurs heures dans les marais. Le dispositif de la F.P., attaqué par huit cents hommes, fut enfoncé. Augustin, Francken et Langerock tombèrent au combat. Ngandu était prise.

Michaux renouça à attaquer une place défendue par six cents Albini et un nombre mal défini, mais sûrement élevé, de fusils à piston. Il rentra à Lusambo pour y rassembler des renforts et de l'artillerie.

On peut considérer qu'ainsi se termine une première phase de la révolte de Lulubourg.

Jusque là, les Baoni n'ont eu à attaquer que des garnisons locales, souvent prises par surprise ou qui leur étaient en partie acquises. La F.P. était réduite à la défensive et manoeuvra souvent de façon brouillonne. L'initiative était du côté des insurgés qui, à partir de Kayeye II s'en tinrent à un objectif précis (prendre Ngandu) et y parvinrent.

A partir du départ de Michaux, après un répit très court (puisque avant que la garnison de Lusambo revienne, Lothaire et les troupes de Kasongo vont intervenir dès septembre) s'ouvre une autre période. Désormais, les forces coloniales ne seront plus prises au dépourvu et elles auront elles aussi une idée précise de leurs adversaires et un objectif bien déterminé, alors que les Baoni seront sur la défensive à Ngandu. C'est la série des combats de la Lomami.

Les colonisés en révolte étaient volontiers décrits par les forces de répression comme un affreux ramassis de tortionnaires, de massacreurs et de brigands. Il paraît donc utile de souligner encore une fois que, jusqu'ici, alors que c'est durant cette phase que les Baoni rencontrèrent le moins de contraintes, on cherche en vain un massacre ou un pillage explicable par la seule cupidité. Sauf Bollen, Pelzer, Lupanza wa Sudrai, son frère et Dehaspe, les morts meurent au combat, les propriétés civiles sont épargnées et le butin n'est fait qu'au détriment de l'Etat. Cela fait certes encore trop de morts, mais on est cependant loin des monceaux de cadavres que les termes habituellement employés par la littérature coloniale donneraient à imaginer.

En fait, comparée à une mutinerie de soldats comme on en a vues dans l'histoire sous toutes les latitudes, la révolte des Baoni, tant que ceux-ci ont été *seuls* frappe plutôt par sa modération!

XI. Les combats de la Lomami

Lothaire, commandant de la P.O., était doublement inquiet à cause des événements de Lulubourg. Non seulement il était le voisin direct des régions en révolte, mais la Province Orientale qui comprenait à l'époque tous les territoires de l'Est récemment acquis sur les Nywana, n'était que depuis peu au pouvoir de l'É.I.C. On pouvait donc supposer, avec l'historiographie de la F.P., que 'beaucoup de tribus se feraient un plaisir de secourir les révoltés si des événements favorables les amenaient vers Nyangwe et Kasongó' (1).

Les effectifs croissants dont disposèrent les Baoni montrent que cette prévision n'était pas fautive, et qu'ils ont bénéficié d'un soutien populaire qui se concrétisait par un afflux de guerriers désireux de se battre à leurs côtés. Dans la mesure du possible, ils essayèrent de faire bénéficier ces nouvelles recrues des innovations européennes auxquelles leur séjour dans la F.P. les avait initiés: armement moderne, entraînement aux méthodes européennes de combat. Cela permit, dans une certaine mesure, un *renouvellement* des Baoni, à partir d'un réservoir de forces populaires.

Par contre, l'attitude du *pouvoir africain organisé*, donc fondamentalement des Chefs, fut décevante. Sauf lorsqu'ils furent amenés à collaborer avec des chefs déjà en guerre ou du moins en situation d'hostilité avec l'État, ils reçurent peu d'appui des milieux coutumiers et, en particulier, n'en reçurent aucun de chefs importants.

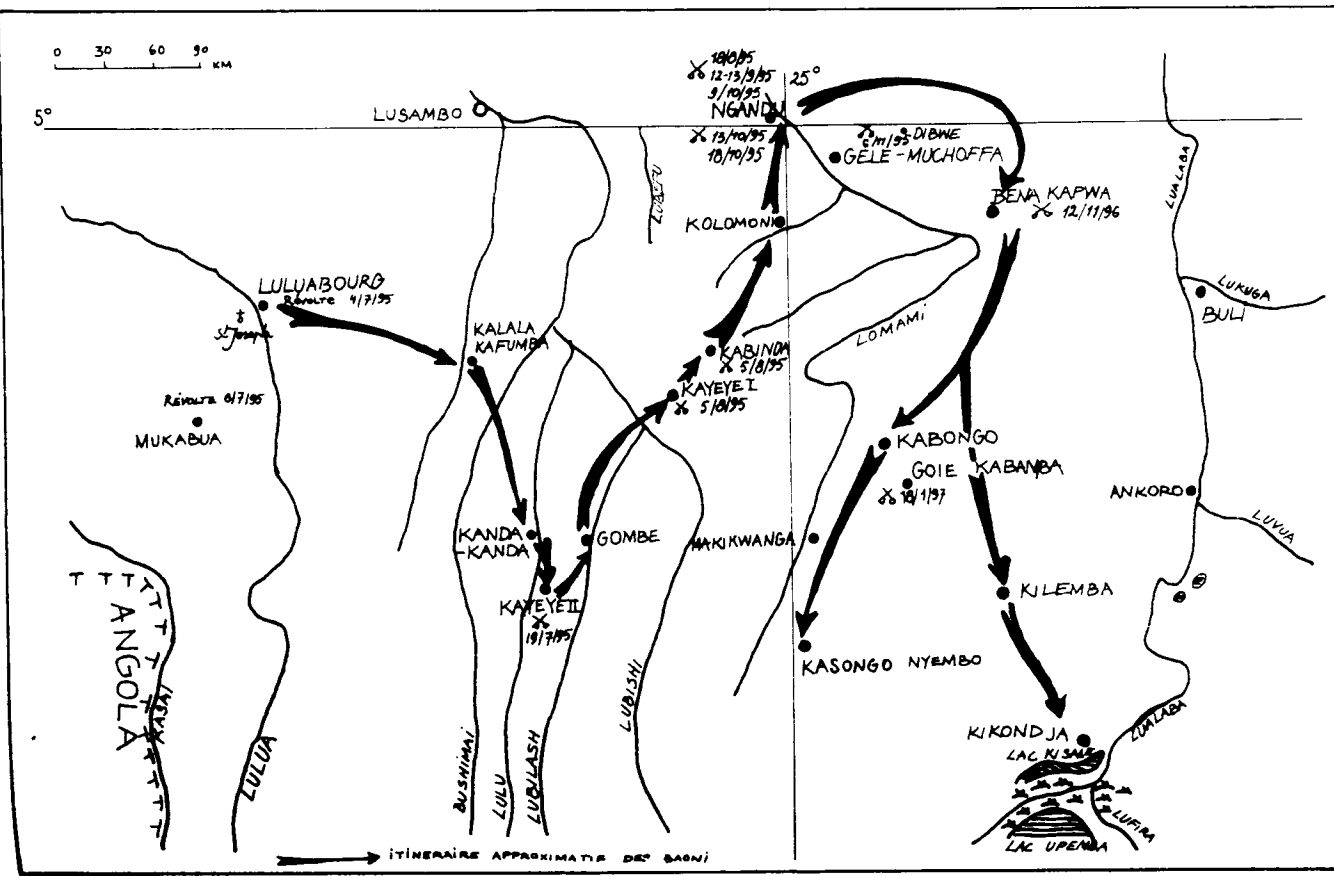
Nous avons déjà évoqué le fait que Lumpungu et Mpania Mutombo agirent en alliés de l'État.

Dans sa lettre du 6 octobre 1895 au G. G., Lothaire écrit: 'Il y a un côté de la question que je suis heureux de montrer au gouvernement: dès l'arrivée à Nyangwe de la nouvelle du désastre de Gandu, de l'écroulement de nos forces, de la mort d'Augustin, Francken, Langerock..., tous les Arabes, Piani Senga et Saïd ben Abedi en tête, sont venus se mettre à ma disposition; le pauvre Saïd ben Abedi, qui avait été en Belgique avec l'inspecteur d'État Dhanis, a été tué au Lomami en combat tant avec le fusil Mauser qu'il avait reçu à Bruxelles' (2). Et les historiens de la F.P. d'y voir 'un magnifique exemple des résultats obtenus par la

NOTES

- 1) Pour les opérations militaires dont il sera beaucoup question dans les pages qui viennent, on se reportera utilement à la carte.
- 2) Van Zandyeke, op. cit., page 1078.
- 3) Quant à l'évolution de ce terme et à son rôle dans le folklore du Kasai, on peut se reporter à L. L. Maalu-Bungu: *La recréation en littérature orale: l'exemple des man-konku et des maswar luluwa in La civilisation antérieure des peuples des Grands Lacs*, colloque de Bujumbura, pages 16 à 29.
- 4) Van Zandyeke, op. cit., page 1078.
- 5) cfr. chapitre XII, et la carte qui s'y rapporte.
- 6) F. P., op. cit., p. 363.
- 7) On n'a pas de certitude absolue quant au massacre des femmes et des enfants: ceux-ci étaient souvent emmenés par les vainqueurs qui en faisaient des concubines et des esclaves domestiques. Il est tout à fait vraisemblable de supposer que certains des femmes et enfants du groupe de Kayeye II moururent ce sort. Il est non moins certain que beaucoup furent massacrés avec leurs pères et époux.
- 8) Un texte de Lothaire et Grillain, dans le *Vieux Congo* de Lejeune, page 123, mentionne cependant Bollen comme tombé au combat.
- 9) F. P., op. cit., page 365.

Les opérations du 4/7/1895 au 18/1/1897



politique de ralliement des vaincus de la campagne arabe' (3).
 Les chefs avaient sûrement perdu pas mal d'illusions depuis quelques années sur la possibilité de se débarrasser des hommes de Léopold II. Sans avoir pour cela une vue bien précise de la géographie mondiale, ils soupçonnaient à présent quelle puissance réelle se cachait derrière une poignée d'officiers. Ils s'étaient aussi rendu compte que l'Etat n'était pas opposé à leur pouvoir, à condition qu'ils acceptent d'être des courtroies de transmission servant ses objectifs. Le chef pouvait se permettre d'être un accapareur de femmes – donc de main-d'œuvre – et de nourriture, il pouvait même trafiquer quelque peu sur l'ivoire ou d'autres matériaux de prix, et se voyait encore gratifié d'honneurs et de jolis cadeaux en provenance d'Europe. Il pouvait même, s'il était contesté simplement pour des abus d'autorité, sans avoir versé dans le sadisme, l'anthropophage ou autres atrocités, voir la F.P. voler à son secours contre son propre peuple, à condition que celui-ci satisfasse aux exigences de l'administration et des compagnies en matière de corvées, d'impôts, de réquisitions, de récolte de caoutchouc, d'ivoire, de copal ou d'autres denrées d'exportation.

Or, nous l'avons dit à propos de Gongo Lutete, depuis la période de la traite, il n'y avait plus, dans cette partie de l'Afrique, de systèmes sociaux représentant un réel consensus populaire, mais uniquement des régimes forts; nous allions écrire: des régimes militaires. Quelques-uns se sont limités à une oligarchie (où un certain fonctionnement au consensus subsistait malgré tout, mais à l'intérieur de la seule classe des guerriers qui occupait une position dominante). Dans la plupart des cas, on alla jusqu'à la dictature personnelle. Mais le chef investi de tous les pouvoirs continuait à avoir besoin, non pas de l'appui, mais de la peur de son peuple. Il lui fallait donc composer avec sa propre armée et en particulier avec l'élite de celle-ci, directement attachée à sa personne, combler de gâteries pour se les concilier ceux-là même parmi lesquels surgissait souvent l'homme qui lui succéderait par la force. On a reconnu la vieille histoire de l'épée de Damoclès!

Mais voici que les Damoclès du Lualaba découvraient un casque à toute épreuve: la protection de Léopold II, ou les joies de la tyrannie dans la dépendance et la sécurité. L'EIC faisait figure de super-puissance, étendant son parapluie tutélaire au-dessus de leurs têtes. Des conflits allaient certes encore surgir entre le Suzerain de Bruxelles et ses Grands Vassaux sur place, mais à l'intérieur d'une alliance, basée sur une communauté d'intérêts entre détenteurs de l'autorité, qui ne sera jamais remise en question (4). Il ne s'agira que de contradictions secondaires à l'intérieur de l'alliance.

Une certaine *mise au rancart* des chefs coutumiers – sous la colonie

belge, d'ailleurs, et pas sous Léopold II — ne se produira que corrélativement avec l'effacement du Roi-Souverain devant les puissances d'argent dominantes en Belgique, qui mirent en place un secteur *moderne* exploitant directement la main d'oeuvre congolaise, sans avoir besoin de recourir à des intermédiaires coutumiers.

Pour ces dignitaires, les Baoni représentaient un risque à divers titres. Certes, l'aventure d'une révolte contre la colonie était perdue à l'avance, du moins si on lui assignait comme but la réouverture d'un espace quelque peu d'autonomie ou la remise en place d'institutions traditionnelles qui auraient fonctionné en toute indépendance: l'Afrique était amarrée à l'Europe et à ses besoins économiques pour un bon moment encore.

Mais leur prestige de combattants, non seulement portait ombrage aux chefs, mais risquait aussi de donner des idées à leurs guerriers. Qui pouvait dire qu'une des jeunes *têtes brisées* qui partaient rejoindre les Baoni n'allait pas revenir de chez eux non seulement avec du prestige, mais aussi avec une bande d'énergumènes, entraînés et armés d'Albini, pour prendre la place du chef. D'autre part, là où ce dernier ne sentait pas son autorité bien assise — certains étaient engagés dans des guerres civiles — existait le risque de voir les Baoni interférer dans ces disputes et peser en faveur de l'un ou de l'autre candidat, s'ils ne les mettaient pas d'accord en les éliminant l'un et l'autre!

Il n'y avait là ni alarmisme, ni pusillanimité: ils n'avaient qu'à regarder autour d'eux pour apercevoir des exemples récents de ce genre de choses. Les chefs ralliés, protégés par Lothaire, étaient donc aussi inquiets que lui.

Lothaire commença par mettre de l'ordre chez lui. Il y avait à Kasongo un camp d'instruction commandé par Doorme, avec six à sept cents recrues suivant l'auto-histoire de la F.P. (5), cinq à six cents suivant Lejeune (6), mais mille si on se fie au tableau des effectifs (7). Nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer ce flou artistique (8). Une partie de ces hommes étaient Tetela et même originaires de Ngandu. Il parut prudent d'envoyer deux cents recrues parfaire leur instruction aux Stanley Falls et Lothaire, le lieutenant Sandraert et le sergent Decorte n'emmenaient vers la Lomami que 167 soldats et des auxiliaires. On avait préféré s'en tenir aux soldats *ethniquement fiables*. En cours de route, Desaggher, un des rescapés, les rejoignit et leur apprit la prise de Ngandu. Dans son rapport au G. G. du 6 octobre 1895, Lothaire rapporte comme suit les combats du 12 et du 13 juillet (9): 'Arrivé à midi, j'engageai le combat vers 2 heures et il dura jusqu'à 6 heures (10).

Succès complet pour nous: nous avions repoussé toutes les attaques,

pris 22 Albini ou chassepots (11), et nous campions sur le champ de bataille.

Malheureusement, et ce fut la cause de la non-occupation du camp ennemi, j'avais été mis hors de combat dès le début de l'affaire: dès les cinq premières minutes, une balle m'avait couché par terre, traversant la cuisse gauche. J'avais déjà quatre jours auparavant, reçu une balle dans la cuisse droite, blessure insignifiante toutefois, qui m'avait permis de continuer la route à dos d'âne (12). J'ai dû me faire porter sur mon lit, d'où j'ai surveillé le combat jusqu'à six heures du soir (13). A ce moment, la déroute des révoltés était complète: ils firent passer le Lomami la nuit à leurs femmes et y transportèrent leur butin.

L'endemain, le lieutenant Sandraert, des 4 heures du matin, voulut aller occuper le camp des révoltés, mais il se laissa surprendre et fut tué d'une balle dans la poitrine; ses gens rentrèrent au camp.

Il n'est pas interdit de penser que Sandraert, opérant dans le noir ou tout au plus au clair de lune, confondit amis et ennemis parce que les Baoni conservaient l'uniforme et parfois même les insignes de la F.P. (14).

Les révoltés, poursuit Lothaire, animés par la mort du brave Sandraert, vinrent nous attaquer, mais furent repoussés à chaque fois, laissant leurs chefs sur le terrain. Vers 8 heures, De Corte eut le bras gauche fracassé par une balle.

N'ayant plus personne pour transmettre mes ordres, je ne pouvais plus penser à occuper Gandu et dus songer à la retraite' (15). (Decorte mourut le 28 septembre à Kasongo des suites de sa blessure). Lothaire battit en retraite sur Lusuna pour y battre le rappel des troupes disponibles. C'est de Lusuna qu'est daté son rapport du 6 octobre. La campagne prenait l'allure d'une course relais, puisque pendant que Lothaire se retirait à l'Est, Gillain, Michaux et les troupes de Lusambo arrivaient par l'Ouest et se trouvaient devant Ngandu le 17 septembre. Lothaire y fait d'ailleurs allusion, toujours dans ce même rapport au G. G. (16): 'J'ai appris que les forces de Lusambo occupent, de l'autre côté du Lomami l'ancien poste de Gandu que les révoltés avaient déjà évacué avant le combat du 13 pour passer sur notre rive. J'espère que, dans huit à dix jours, je pourrai vous annoncer qu'après avoir écrasé les rebelles, nous avons fait notre jonction sur la rive gauche du Lomami avec les forces de Lusambo.'

En lisant la description de ce succès complet où l'on n'a pas pris la localité qu'il fallait prendre, où l'on a dû battre en retraite, d'où aucun officier n'est rentré sur ses deux pieds cependant que les troupes de Lusambo apporportaient, pour tout potage, la prise d'installations... abandonnées, le G. G. Wahns a dû avoir l'impression qu'on lui chantait 'Tout

va très bien. Madame la Marquise...'. Lothaire écrit en effet comme si seul un facheux contretemps l'avait empêché de prendre Ngandu et estime avoir fait chez les Baoni des ravages considérables: 'Dans le combat du 13 au Lomami, la plupart des chefs révoltés, nos anciens caporaux, ont été tués, ainsi que les plus valeureux de leurs gens' (17). Si la révolte est à ce point décapitée, pantelante et défaite, on voit mal pourquoi, alors que les Baoni sont maintenant face aux troupes fraîches de Michaux qui possède même des canons, le même Lothaire se livre aux préparatifs impressionnants qu'il décrit par ailleurs: (18) 'Voici notre situation actuelle: j'ai pu quitter le lit il y a deux, trois jours et suis presque debout. Dans deux, trois jours, nous allons retourner à Grandu avec 700 hommes venant de Nyangwe, de Kabambare et du camp de Kasongo que j'ai dû lever faite de pouvoir le nourrir (manque de marchandises d'échange). Huit blancs m'accompagneront cette fois: capitaine Doorme, lieutenant Middagh, Spilliaert, Niclot, Hoffman, docteur Kötz, sergents Steeman et De Saegher'. Alors que Michaux est déjà sur place avec environ quatre cents hommes et de l'artillerie, on prévoit encore 700 hommes et neuf officiers (y compris Doorme, atteint de dysenterie) pour faire ce qui était, dit-on, à portée de la main avec 167 hommes et trois Blancs seulement!

Quant à la mort des *meneurs*, nous savons déjà ce qu'il en est: Kim-puki et Yamba-Yamba ne seront tués qu'en 1908. Evidemment, il y avait un certain nombre d'autres caporaux parmi les révoltés et il est très logique que l'on ait relevé quelques morts galonnés sur le terrain. Lothaire n'avait de toute façon avec lui personne qui puisse identifier qui que ce soit parmi les révoltés de Luluabourg: les Noirs comme les Blancs de son détachement les voyaient pour la première fois. Nous avons pu avoir quelques conversations, en 1971, avec deux vieillards tetela, Tshilai et Tshetu (19), originaires de Tshofa et de Senteru, dont les parents avaient connu l'époque où ces combats étaient le sujet de conversation à la mode. 'Les Blancs, disent-ils, se sont complètement trompés parce qu'on avait fait de nouveaux caporaux'. Ils n'ont cependant pu préciser s'il fallait entendre par là que les caporaux de Luluabourg s'étaient attribué des grades ronflants et avaient nommé des simples soldats aux grades subalternes, que l'on avait délibérément *truqué* les uniformes par crainte des tireurs d'élite (20) ou encore qu'il régnait un certain débrailé et que des hommes s'étaient divertis à coudre sur leurs uniformes des galons de pure fantaisie. On peut aussi penser que des uniformes en étaient à leur second cadavre et que de nouveaux venus, étrangers à la F. P., avaient revêtu l'équipement d'un mort. Il faut par ailleurs remarquer que les identifications de cadavres étaient pres-que toujours faites par des prisonniers ou des transfuges qui pouvaient

très bien mentir, dans un sens ou dans un autre, pour faire plaisir aux Blancs, pour les induire en erreur ou tout simplement pour ne pas avouer une ignorance qui n'aurait pas été crue, chicotte à l'appui.

Arrivées le 17 septembre devant Ngandu, les troupes de Lusambo n'entrèrent en action que le 8 octobre. Gillain, malade, fut évacué et remplacé par Michaux. Le 8, la F. P. passa à l'attaque en deux colonnes: Michaux et quatre sous-officiers commandaient la première, 130 hommes et un canon Nordentfeldt. La deuxième, forte de deux cents hommes et d'un canon Krupp, était sous les ordres du Suédois Swensson et de de Besche. Les deux attaques devaient, sur le papier, être étroitement coordonnées. Michaux ne s'en tint pas à ce plan, ce qui coûta fort cher.

En effet, il ne put ébranler les Baoni, et eut en très peu de temps 42 tués et 38 blessés sur ses 130 hommes. Sa retraite tourna à la panique. Le sergent Palate, à l'arrière-garde, se sacrifia pour couvrir la retraite de son chef (21). Les Baoni étaient pleinement lancés dans la poursuite de Michaux en déroute, quand ils furent pris en écharpe par la colonne Swensson. Repoussés cette fois, ils durent se retirer à quelques kilomètres à l'Est de Ngandu.

La F. P., qui n'avait pas encore remporté la victoire définitive, laissait sur le terrain 90 morts et autant de blessés (22). Mais, le verrou de Ngandu ayant sauté, Lothaire et Michaux purent opérer leur jonction le 17 octobre, disposant désormais d'une armée d'un millier de soldats réguliers, commandés par quinze Blancs: la force régulière la plus considérable que la F. P. ait jamais réunie jusque là.

Cette *Grande Armée* attaqua le 18 octobre. 'Le camp des révoltés était adossé à la forêt: ils ne croyaient pas que nous pourrions les y suivre', raconte Lothaire dans son rapport au Gouverneur Général (23).

'Le combat commença à huit heures du matin; nous fîmes l'assaut des défenses qu'ils avaient accumulées dans les bois et les clairières, sur le chemin qui conduit à travers la forêt jusqu'au village où ils avaient caché leurs femmes et leur butin. A deux heures, nous avions forcé tous les obstacles; les révoltés étaient dispersés dans la forêt et le butin fait à Luluabourg, Kabinda, Ngandu tombait entre nos mains. C'est un des plus importants combats qui aient été livrés par l'Etat du Congo.

'Les troupes de l'Etat étaient fortes de huit cents Albinis, celles des révoltés de six cents et de trois cents à quatre cents fusils à piston. Les révoltés ont dû faire sur leur route un pillage énorme de munitions. Après le combat, des prisonniers avaient encore des boîtes de cartouches non ouvertes. Des hommes qui s'étaient dispersés dans la forêt portaient encore sur eux de quatre-vingts à cent cartouches.

Tous les agents qui m'accompagnaient se sont très bien comportés pendant le combat: je fais une mention spéciale pour le capitaine Doorme sans qui je n'aurais pu emporter la position.

Doorme commandait l'avant-garde sur qui portait tout l'effort de l'ennemi, les autres troupes ne servant qu'à empêcher un mouvement tournant. J'ai d'ailleurs dû, tout en laissant le commandement au capitaine Doorme, faire renouveler plusieurs fois les troupes d'avant-garde épuisées.

Les Bateleta, en déroute complète, se dirigèrent vers le sud, à travers la forêt qui borde la rive droite du Lomami. Un événement malheureux vint leur rendre quelque courage et les engagea à se réunir aux révoltés du Matela et de l'Imbadi pour tenter une fois de plus la fortune d'un combat.

Une colonne de quatre blancs qui voulaient nous rejoindre: MM. Collet, Delava, Cassiemann, Hevse, cinquante soldats réguliers, plus de six cents fusils à piston, fut surprise: les révoltés et les indigènes, cachés dans les hautes herbes qui bordent le chemin, les fusillèrent à bout portant; les quatre malheureux agents furent tués et leur caravane pillée; les soldats réguliers et irréguliers échappés au massacre purent rejoindre Lusuna où ils ont été ralliés et ramenés par le lieutenant Henry, descendu de l'Ihuri. C'est officier, son terme de service était pourtant expiré, est accouru au Maniema dès qu'il apprit la révolte de Luluabourg' (23).

La colonne Lothaire suivit les Baoni vers le Sud. A Goie Muchoffa, on les informa de la présence des révoltés chez le chef Dikwe. Le lieu précis où se situait le village de ce chef n'est pas connu avec certitude. Dans son livre, la F. P. publie deux cartes contradictoires, où Dikwe se situe une fois au Nord, une fois au Sud du 5° parallèle (24).

Les forces coloniales estimaient avoir eu en face d'elles 'quatre cents fusils perfectionnés, huit cent fusils à piston et plus de trois mille archers' (25). Les Baoni étaient donc moins nombreux que les guerriers *traditionnels*. Des guides se présentèrent avec un peu trop d'empressement pour conduire la F. P. qui déjoua une tentative d'embuscade, et tendit une contre-embuscade qui échoua de même.

Les Baoni commirent l'erreur de quitter leur position dominante sur une série de petites collines qui surmontaient le champs de bataille et de s'approcher des rangs de la F. P. pour exhorter les soldats à la révolte et leur promettre monts et merveilles s'ils livraient les officiers blancs. La leur mémoire populaire leur en sait gré, interprétant leur attitude comme un désir de ne pas avoir une fois de plus à verser le sang d'autres Noirs (26).

Outre le fait qu'un bon nombre d'orateurs se firent tirer comme des lapins, cette tentative de *guerre psychologique* facilita une manœuvre

d'encerclement de Swensson et Lallemand, qui faillit réussir. Elle fut cependant défectée à temps: les Baoni purent échapper à l'encerclement et, après s'être repliés en tirailant, finirent par disparaître dans la forêt. On les crut dispersés, et la colonie respira, jusqu'à ce qu'ils repa-
raissent en 1896.

Les circonstances de leur réapparition sont cependant quelque peu différentes de ce que leur action avait été jusqu'alors. Ils intervinrent désormais avec une guerre civile en cours chez les Luba, qui a éclaté indépendamment de leur présence.

Si l'on place la fin des *mitins de Luluabourg* le jour où le dernier des Baoni se soumit ou rendit le dernier soupir, il faut considérer qu'elle ne fut réprimée totalement qu'en 1908.

Par contre, si l'on ne prend en considération que la période où ils ont agi en tant que groupe distinct et autonome, le combat de Dikwe a déjà des ans de chant de cygne. Ils ne se soumettront pas, agiront encore, et on les verra même à des endroits où ils ne seront pas.

Mais dans une certaine mesure, ils cesseront d'être un groupe *sui generis* pour se fondre à la fois dans la résistance générale contre la colonisation, mais aussi dans des guerres intestines africaines. Leur armement moderne leur permettrait aisément d'y jouer un rôle de *bataillon d'élite*, de même que leur formation et leur cohésion qu'ils tirent beaucoup à perpétuer.

L'un des plus difficiles problèmes auquel on se heurte à partir de ce point de leur histoire est justement de déterminer quel pouvait être leur degré exact d'autonomie. Quand ils étaient seuls face à la F. P., la situation était claire: chacune des deux parties avait l'entière responsabilité de la détermination, mais aussi de la responsabilité de ses actes. A partir du moment où la partie se joue à trois ou quatre, la part de chacun est bien plus difficile à déterminer.

Aussi est-il opportun qu'avant d'entreprendre le récit de la campagne militaire de 1896-1897, nous examinions de plus près différents nouveaux acteurs et circonstances qui vont jouer désormais un rôle qui n'est pas négligeable.

XII. La guerre de succession Luba

Les Luba sont l'ethnie la plus importante des régions concernées par les événements que nous évoquons. Ils pourraient même être le groupe ethnique le plus important du Congo.

Les documents archéologiques, provenant de fouilles près de Tshikapa, montrent que des populations, guère différentes physiquement des Luba actuels, vivaient au Zaïre dès le VIII^e siècle de notre ère. Leur présence est attestée par des fouilles dans la région des lacs du haut-Lualaba au IX^e siècle. Ces lacs, fort poissonneux, permettaient un peuplement dense en grandes agglomérations où une partie de la population pouvait s'adonner au commerce vers la côte Est et au travail du cuivre et du fer.

Les chefferies remontent au moins au XIII^e siècle : les fouilles de Katoto ont livré des insignes honorifiques datant de cette époque.

Au Katanga, on trouve au XV^e siècle le royaume de Kikonja, celui des Kaniok, celui des Kalundwe et surtout le royaume par excellence, fondé par Kongolo Mwamba et réorganisé par Kalala Hlunga durant ce siècle. Kalala Hlunga venait du pays Hamba, d'où proviennent aussi les rois de Kikonja, tandis que les Kaniok eurent tour à tour des rois autochtones ou d'origine lunda (1).

Tout au long du XVIII^e siècle, le royaume Luba Katanga s'unifia et s'étendit par des guerres, au détriment des Luba Kasai, des Songye et des populations comprises entre le Lualaba et le Tanganyika. Les Luba ne purent cependant pas repousser définitivement leur frontière jusqu'au lac. Ils se heurtèrent à la fois à la puissance militaire Hamba et au particularisme indéclinable des Tabwa, très attachés à leur organisation polysegmentaire, et qui voyaient dans toute organisation centralisée une tyrannie en puissance (2).

A partir de la fin du XVIII^e siècle, et en particulier de la fondation de l'empire Lunda par Mwata Yamvo Naweji (Mwaant Yav Naweji) dont le nom, comme celui de César, devait devenir un titre, ils furent soumis à rude concurrence et même réduits au second rôle par le nouvel impérialisme lunda. Celui-ci jouissait de l'avantage d'une royauté *généralisable* qui lui permettait de s'étendre en faisant des peuples soumis des vassaux

NOTES

- 1) F. P., op. cit., p. 366.
- 2) Lettre citée dans Lejeune, V.C., p. 127.
- 3) F. P., p. 367.
- 4) En 1960 encore, l'administration coloniale insistera, pendant qu'on élaborait les futures institutions congolaises, pour qu'on y assure *une représentation suffisante des milieux coutumiers*: cf. p. ex. A. Schoeller: Mission au Katanga, interim à Léopoldville...
- 5) F. P., op. cit., p. 366-367.
- 6) Lejeune, op. cit. (V.C.), p. 124.
- 7) F. P., op. cit. annexe 7, p. 511.
- 8) cf. chapitre II.
- 9) in Lejeune, op. cit. (V.C.) pp. 125-126. Nous respectons pour tous les noms l'orthographe de Lothaire.
- 10) Le combat dura donc quatre heures, et non six, comme l'avance erronément F. P. op. cit., p. 367.
- 11) Entendu strictement, le Chassepot était le fusil de l'infanterie française durant la guerre de 1870. D'où cette arme viendrait-elle sur la Lomami? Il est possible que Lothaire l'emploie pour désigner toute arme moderne autre que l'Albini.
- 12) Cette blessure, quatre jours plus tôt, montre que la colonne s'est heurtée à la résistance, soit d'avant-gardes Baoni, soit de villageois favorables aux Baoni.
- 13) On est aux environs du 5^eme parallèle. Le soleil se lève entre 5 et 6 heures, ce souche entre 17 et 18 heures, avec une aurore et un crépuscule très brefs.
- 14) F. P., op. cit., p. 367, en note, émet cette même hypothèse.
- 15) Lejeune, op. cit., p. 126.
- 16) idem, p. 127.
- 17) Lejeune, op. cit., p. 127.
- 18) idem, p. 126.
- 19) Décédés respectivement en 1972 et en 1976.
- 20) Disons en faveur de cette hypothèse que l'on se méfie toujours des ruses que l'on emploie soi-même. Or, visiblement les Baoni faisaient volontiers des *carions* sur les officiers. Abattre le chef était d'ailleurs un procédé tactique courant en Afrique, et la F. P. remporta plus d'une victoire de cette façon, cf. Kandolo contre les Kaniok. La précaution du *soise* était elle aussi employée.
- 21) F. P., op. cit., pp. 368-369.
- 22) Rapport de Lothaire au G. G., le 13/11/95 in Lejeune, op. cit., p. 128.
- 23) Rapport de Lothaire au G. G. du 13/11/95, cité dans Lejeune, *Lothaire*, p. 114. Henry fut *informé* de la destruction de la colonne Collet/Delava, en découvrant les têtes coupées des quatre Eutropéens que les Baoni avaient disposés sur le chemin qu'il devait suivre.
- 24) F. P., op. cit., respectivement p. 366 et carte annexe V/1.
- 25) idem, p. 371.
- 26) Tshetu et Tshilai. Le second surtout est très affirmatif *Walikataa kuwa wanafrika*. Kukataa équivalait à un refus énergique. Il pourrait cependant s'agir d'une projection de sentiments panafricains — ou patriotiques congolais — d'inspiration moderne sur des événements du passé.

tributaires investis par le souverain lunda à l'aide du kaolin sacré⁷. Les Lunda, de leur côté, adoptèrent différentes institutions luba et il est parfois si difficile de démêler qui est qui et quelle est la part respective de chacune des ethnies dans le tissu institutionnel, que l'on parle souvent de royaume *luba-lunda* (3).

Relativement éloignés des côtes et puissamment organisés, ces royaumes réussirent à conserver leur autonomie politique tant vis-à-vis de l'Angola portugais que des Ngwana. Ils s'intégrèrent cependant dans l'économie de traite avec les conséquences habituelles sur leur vie interne: despotisme, militarisation, substitution du pillage à la production, dépendance envers la traite. Dans les années 1860, Kasongo Kalombo régnaît sur le grand royaume central des Luba du Katanga. Pour devenir *mitlompwe*, il avait éliminé trois de ses frères, ainsi qu'un oncle, par la guerre. Un quatrième frère fut assassiné. Le cinquième, Dai Mande, se réfugia dans le royaume de Kikonja. Ce royaume conservait son indépendance alors qu'il était, au regard des autres ensembles politiques luba, minuscule (les lacs Kisale, Upemba et leurs environs immédiats). C'est à expliquer par sa position géographique au milieu des lacs et des marais qui en faisait une sorte de citadelle dont la prise aurait coûté trop pour être *rentable*.

Les guerres civiles entre Kasongo et ses frères avaient affaibli le pouvoir central et permis aux entités périphériques de reprendre une certaine autonomie. Kasongo cependant réussit à restaurer l'autorité centrale à force de sévérité et de cruauté. Son royaume fut en contact avec les *pombeiros* angolais et avec un traitant Ngwana, Juma Merikani. Kasongo Kalombo autorisait les traitants à piller et à brûler les villages qu'il leur indiquait. C'étaient le plus souvent ceux qui se rebellaient ou refusaient de payer le tribut, mais faute de cela Kasongo ne se gênait pas pour en désigner un au hasard. Il participait personnellement à ces razzias ou à des expéditions de chasse à l'esclave contre des royaumes étrangers, comme en 1874 contre les Kaniok. Les méthodes de l'esclavagisme portugais étaient particulièrement ravageuses. Outre un coût élevé en vies humaines dues à la guerre et au massacre des prisonniers *inaptes*, elles comportaient habituellement des ravages inutiles: champs brûlés, palmeraies détruites hors de proportion avec leur but.

Caméron (4) fait de Kasongo une description qui ne déborde pas de sympathie: 'On ne connaît dans l'Ouroua (5) que deux châtements: la mutilation et la peine de mort, toutes les deux fort en usage, surtout la première. Pour la moindre peccadille, le chef ou ses lieutenants font couper un doigt, une levre, un morceau de l'oreille ou du nez. Pour des fautes plus sérieuses, ils prennent la main, les oreilles, le nez, et souvent tout ensemble...

Kasongo... s'arroge un pouvoir et des honneurs divins...

Un surplus de sa première épouse et de son harem, il se vante d'avoir des droits sur toute femme qui, lorsqu'il voyage, plaît à ses regards...

Les cinq ou six premières épouses sont toutes de sang royal, étant les sœurs et les cousines germaines du chef. Parmi les autres, il n'y a pas seulement ses sœurs et ses cousines, mais ses belles-mères, ses tantes, ses nièces et, chose plus horrible à dire, ses propres filles... (6)

Je fus surpris de voir parmi les compagnons du chef un aussi grand nombre de mutilés, plus encore d'apprendre que beaucoup de ces mutilations avaient été faites par simple caprice du maître, ou pour témoigner de son pouvoir.

Le fidèle Achate du potentat avait perdu les mains, le nez, les oreilles et les levres, par suite des accès de colère de son royal ami. Malgré ces cruautés, le malheureux semblait adorer jusqu'à la trace des pas de son bourreau; et cette adoration se manifestait chez d'autres, qui n'avaient pas moins à se plaindre de l'objet de leur culte.

Ainsi qu'on devait s'y attendre, Kasongo était bouffi d'orgueil et se tenait pour le plus grand chef qu'il y eût au monde...

Sous la double influence de la bière et du chanvre, qu'il boit et qu'il fume avec excès, Kasongo agit en forcené, faisant mutiler ou mettre à mort indistinctement quiconque se trouve près de lui dans ses accès de délire⁸.

Et l'auteur de ce portrait, dont on ne peut vraiment pas dire qu'il est flatté, ajoute que le peuple de Kasongo Kalombo semblait ulcéré par ces pratiques. Certes, les explorateurs, fréquemment inspirés par des intentions coloniales (7) avaient tout intérêt à dépeindre les chefs africains sous le jour le plus noir, d'autant plus que ces détails horribles soulignaient les dangers auxquels ils s'étaient exposés et... faisaient vendre leurs récits de voyage. Mais le fait qu'il y ait eu une révolution contre le *mitlompwe* milité en faveur de l'objectivité de Caméron. C'est genre de chose est très rare en Afrique. Son histoire abonde en révoltes, en guerres de succession, en coups d'Etat et en conspiration.

Mais leur but est, soit d'obtenir par la force la réparation d'une injustice ponctuelle, soit de substituer au souverain régnant un autre membre du clan royal, sans viser à remplacer le système par un autre, ou par un candidat d'origine obscure. S'il advenait qu'un homme arrive au pouvoir par la force, il s'empresse de légitimer son pouvoir en 'tripotant' son arbre généalogique, attribuant à sa mère une 'aventure' avec le Roi ou quelque grand prince, environ 270 jours avant sa naissance, et de renforcer cette 'légitimation par l'illégitimité' par des mariages dans les clans importants (8).

Chez les Luba, le leader qui entra en lutte avec Kasongo, un nommé

Dela, était un simple forgeron (9), qui n'avait ni ne s'arrogeait aucune origine remarquable. Le *midopwe* était si bien parvenu à écarter la population que Dela eut une foule de partisans et battit tout d'abord son souverain. Cependant, Kasongo reçut l'appui, et surtout une importante quantité de fusils des *pombeyos* angolais et put ainsi écraser Dela, dont les hommes n'avaient que des *pipa* et des fleches. Kasongo Kalombo ne jouit guère de sa victoire: en 1885, au cours d'une expédition de pillage, son fusil explosa dans ses mains, il fut criblé d'éclats et mourut après une pénible agonie.

Dai Mande, le frere rebelle réfugié à Kikonja, tenta de lui succéder et cela déclencha une guerre de succession entre lui et divers autres membres de la parentele de Kasongo Kalombo. Dai Mande eut d'abord le dessus, tua divers 'aspirants-mulopwe' mais fut à son tour tué par Kasongo Niembo. Celui-ci avait pour principal concurrent Kabongo Kumwimba Shimbu, qui passe pour avoir été son frere (10). Kasongo gagna à sa cause les clans situés au Sud du pays Luba, tandis que les partisans de Kabongo se recrutaient plutôt dans les clans du Nord. Ces deux camps étaient de force égale, et la guerre civile s'éternisa sans que l'un ou l'autre l'emporte. Par contre, ils s'affaiblirent si bien qu'ils se trouvèrent hors d'état de tenir tête à Msiri. Ils firent donc tous deux bon accueil aux émissaires du souverain Yeke et acceptèrent de devenir ses tributaires. Le fait que Msiri ne recourut à la force que si l'on refusait de payer le tribut fut sans doute la raison pour laquelle la menace extérieure ne rapprocha pas les deux 'freres'. Ils étaient donc toujours en train de se faire la guerre lorsque les premiers représentants de Léopold II arrivèrent en 1891.

Kasongo Niembo comprit quel parti il pouvait tirer de la nouvelle situation et déclara accepter la tutelle de l'Etat—donc la protection de la F.P. Evidemment, cette alliance revenait à pousser Kabongo dans le camp opposé, du côté des chefs dissidents et hostiles. Comme ceux-ci, il eut comme *allies objectifs* les angolais trafiquants d'armes et d'esclaves. Les *pombeyos* trouvaient la situation fort intéressante, puisque la guerre créait une grande demande d'armes, qu'ils n'acceptaient de satisfaire qu'en échange d'esclaves. Voici un aperçu du *tarif* de l'époque (11):

- 1 fusil à piston	de 1 à 4 esclaves
- 1 revolver	de 2 à 5 esclaves
- 1 Alhimi	de 8 à 10 esclaves
- 1 Mauser	de 12 à 30 esclaves

Pour se défendre contre la colonisation, il fallait faire la traite des esclaves sur une grande échelle! Lorsque en 1895 les Baoni arrivèrent dans la région, ils se trouvèrent par la force des choses du même côté de la bar-

rière que Kabongo. Ce dernier n'eut guère de peine à les convaincre de s'allier avec lui à la fois contre Kasongo-Niembo et contre l'Etat. Aux Baoni et à Kabongo Kumwimba Shimbu se joignirent encore deux autres chefs dissidents: Dibowe, dont on a déjà parlé (12) et Kolomoni. Ceci créait une situation embrouillée, les alliés des deux camps s'embarquant à la façon d'un damier. En descendant du Nord au Sud on trouvait en effet: des populations qui penchaient plutôt pour les Baoni dans le Molela et l'Imbadi, puis des chefferies *rebelles*, Dibowe et Kolomoni, voisinant avec Lumpungu et Mpania Mutombo, fidèles à l'Etat. Ce n'est qu'au milieu de 1896 que l'Etat s'aperçut que certaines opérations menées par Kabongo, Dibowe ou Kolomoni comportaient la participation des Baoni.

Ces opérations de 1896-97 eurent donc un double objectif: elles étaient dirigées contre les révoltes et contre les chefs qui refusaient de se rallier. Ces opérations ne plaisaient guère à Bruxelles, parce qu'elles perturbaient le rassemblement des troupes pour l'expédition du Nil. La révolte d'une partie de celles-ci à Ndirfi interrompit d'ailleurs les opérations en février 1897 (13). Elles ne reprirent qu'en 1901 et ne finirent, en ce qui concerne les Baoni, qu'en 1908.

Etablir avec suffisamment d'exactitude le rôle précis que les Baoni ont joué dans cette situation compliquée est une tâche difficile qu'il ne nous a pas été possible de mener à bien d'une manière qui nous donne satisfaction. Nous avons constaté trois faits: certains épisodes militaires montrent chez les Noirs un *modernisme* derrière lequel peuvent se profiler les Baoni; des documents contemporains des faits donnent à penser que leur autonomie matérielle et leur nombre devaient être réduits, mais d'autres semblent garder trace d'une autonomie de direction et d'un *renouveau* de leur part.

On considère généralement les batailles de Bena Kapwa et de Goié Kabamba comme faisant partie de la campagne contre les Baoni. Il ne semble pas y avoir de doute qu'eux, ou des combattants formés à leur école y ont joué un rôle important. A Bena Kapwa, on retrouve leur acharnement et leur souci de se battre en bon ordre. Leur retraite n'est pas une débandade et n'échoue que par un concours de circonstances malheureux. A Goié Kabamba, une erreur du lieutenant Burke amènera la défaite de la F.P. Cette promptitude à se rendre compte d'une faille dans le dispositif de bataille de la F.P., et d'en tirer parti jusqu'au bout comme un joueur d'échec donne à penser que l'Africain investi du commandement était initié à la façon dont on se bat à *l'europpéenne*. Il n'est donc pas audacieux de supposer qu'il était vêtu d'un uniforme bleu reçu à Julubourg... En dehors de ce rôle militaire, on ne sait pas grand'chose des relations entre Kabongo et les Baoni. Il est hors de

Dela, était un simple forgeron (9), qui n'avait ni ne s'arrogeait aucune origine remarquable. Le *midopwe* était si bien parvenu à écarter la population que Dela eut une foule de partisans et battit tout d'abord son souverain. Cependant, Kasongo reçut l'appui, et surtout une importante quantité de fusils des *pombeyros* angolais et put ainsi écraser Dela, dont les hommes n'avaient que des *pupa* et des fleches. Kasongo Kalombo ne jouit guère de sa victoire: en 1885, au cours d'une expédition de pillage, son fusil explosa dans ses mains, il fut criblé d'éclats et mourut après une pénible agonie.

Dai Mande, le frère rebelle réfugié à Kikonja, tenta de lui succéder et cela déclencha une guerre de succession entre lui et divers autres membres de la parentèle de Kasongo Kalombo. Dai Mande eut d'abord le dessus, tua divers 'aspirants-mulopwe' mais fut à son tour tué par Kasongo Niembo. Celui-ci avait pour principal concurrent Kabongo Kumwimba Shimbu, qui passe pour avoir été son frère (10). Kasongo gagna à sa cause les clans situés au Sud du pays Luba, tandis que les partisans de Kabongo se recrutaient plutôt dans les clans du Nord. Ces deux camps étaient de force égale, et la guerre civile s'éternisa sans que l'un ou l'autre l'emporte. Par contre, ils s'affaiblirent si bien qu'ils se trouvèrent hors d'état de tenir tête à Msiri. Ils firent donc tous deux bon accueil aux émissaires du souverain Yeke et acceptèrent de devenir ses tributaires. Le fait que Msiri ne recourut à la force que si l'on refusait de payer le tribut fut sans doute la raison pour laquelle la menace extérieure ne rapprocha pas les deux 'frères'. Ils étaient donc toujours en train de se faire la guerre lorsque les premiers représentants de Léopold II arrivèrent en 1891.

Kasongo Niembo comprit quel parti il pouvait tirer de la nouvelle situation et déclara accepter la tutelle de l'Etat—donc la protection de la F.P. Evidemment, cette alliance revenait à pousser Kabongo dans le camp opposé, du côté des chefs dissidents et hostiles. Comme ceux-ci, il eut comme *allies objectifs* les angolais trafiquants d'armes et d'esclaves.

Les *pombeyros* trouvaient la situation fort intéressante, puisque la guerre créait une grande demande d'armes, qu'ils n'acceptaient de satisfaire qu'en échange d'esclaves. Voici un aperçu du *tarif* de l'époque (11):

- 1 fusil à piston	de 1 à 4 esclaves
- 1 revolver	de 2 à 5 esclaves
- 1 Albin	de 8 à 10 esclaves
- 1 Mauser	de 12 à 30 esclaves

Pour se défendre contre la colonisation, il fallait faire la traite des esclaves sur une grande échelle! Lorsqu'en 1895 les Baoni arrivèrent dans la région, ils se trouvèrent par la force des choses du même côté de la bar-

rière que Kabongo. Ce dernier n'eut guère de peine à les convaincre de s'allier avec lui à la fois contre Kasongo-Niembo et contre l'Etat. Aux Baoni et à Kabongo Kumwimba Shimbu se joignirent encore deux autres chefs dissidents: Dibeve, dont on a déjà parlé (12) et Kolomoni. Ceci créait une situation embrouillée, les alliés des deux camps s'embarquant à la façon d'un damier. En descendant du Nord au Sud on trouvait en effet: des populations qui penchaient plutôt pour les Baoni dans le Molela et l'Imbadi, puis des chefferies *rebelles*: Dibeve et Kolomoni, voisinant avec Lumpungu et Mpania Mutombo, fidèles à l'Etat. Ce n'est qu'au milieu de 1896 que l'Etat s'aperçut que certaines opérations menées par Kabongo, Dibeve ou Kolomoni comportaient la participation des Baoni.

Les opérations de 1896-97 eurent donc un double objectif: elles étaient dirigées contre les révoltes et contre les chefs qui refusaient de se rallier. Ces opérations ne plaisaient guère à Bruxelles, parce qu'elles perturbaient le rassemblement des troupes pour l'expédition du Nil. La révolte d'une partie de celles-ci à Ndirfi interrompit d'ailleurs les opérations en février 1897 (13). Elles ne reprirent qu'en 1901 et ne finirent, en ce qui concerne les Baoni, qu'en 1908.

Établir avec suffisamment d'exactitude le rôle précis que les Baoni ont joué dans cette situation compliquée est une tâche difficile qu'il ne nous a pas été possible de mener à bien d'une manière qui nous donne satisfaction. Nous avons constaté trois faits: certains épisodes militaires montrent chez les Noirs un *modernisme* derrière lequel peuvent se profiler les Baoni; des documents contemporains des faits donnent à penser que leur autonomie matérielle et leur nombre devaient être réduits, mais d'autres semblent garder trace d'une autonomie de direction et d'un *renouveau* de leur part.

On considère généralement les batailles de Bena Kapwa et de Goie Kabamba comme faisant partie de la campagne contre les Baoni. Il ne semble pas y avoir de doute qu'eux, ou des combattants formés à leur école y ont joué un rôle important. A Bena Kapwa, on retrouve leur acharnement et leur souci de se battre en bon ordre. Leur retraite n'est pas une débâcle et n'échoue que par un concours de circonstances malheureux. A Goie Kabamba, une erreur du lieutenant Burke amènera la défaite de la F.P. Cette promptitude à se rendre compte d'une faille dans le dispositif de bataille de la F.P., et d'en tirer parti jusqu'au bout comme un joueur d'échec donne à penser que l'Africain investi du commandement était initié à la façon dont on se bat à l'europpéenne. Il n'est donc pas audacieux de supposer qu'il était vêtu d'un uniforme bleu reçu à Lulabourg... En dehors de ce rôle militaire, on ne sait pas grand'chose des relations entre Kabongo et les Baoni. Il est hors de

mement désirer que le G.C. en percevise l'importance. Debergh, qui battait en retraite, avait au contraire intérêt à souligner combien l'adversaire était exagérément redoutable. Cependant, la sincérité de Debergh est moins suspecte : il s'adresse à de simples relations, et non à ses supérieurs. Que valaient les indications qu'on lui a fournies ? Puisqu'il a évité le combat, nous ne saurons jamais s'il a été oui ou non *bluffé* !

Les informations dont disposait Debergh et qu'il a rapportées aux missionnaires, font apparaître les Baomi comme maîtres chez eux et avant un chef qui leur est propre. Ils ont même pris la précaution de détailler des règles successorales. C'est faits sont intéressants, mais comment les interpréter ? On peut y voir une touche de *modernisme*, comme il y en avait incontestablement chez eux. En comparant ce qu'ils connaissaient de l'histoire africaine avec leur expérience de soldats de l'E.C., ils ont pu être frappés par le rôle néfaste qu'avaient joué les querelles successorales — dont leurs alliés luba leur donnaient précisément l'illustration — ainsi que le rôle très personnel du chef — ils se rappelaient combien le fait que Kandolo ait tué Kalenda avait contribué à leur victoire sur les Kantok — dans la décadence et la destruction des sociétés africaines. Comparativement, le système militaire européen pour assurer la relève en cas de mort du plus haut-gradé, apparaissait comme un modèle de stabilité et de continuité.

Mais on peut dire aussi que pour avoir ainsi présentée à l'esprit l'idée de la succession, ils devaient se sentir singulièrement menacés, certainement par l'E.C., mais peut-être aussi par leurs alliés du jour. Ils semblaient en tous cas prendre des mesures pour se perpétuer en tant que groupe en incorporant de nouvelles recrues. On remarquera que celles-ci sont qualifiées de rugaruga. Ce sont donc des adhésions individuelles de gens plus ou moins détribalisés : débris d'armées battues, survivants de razzias, vivant le plus souvent d'un minable brigandage. Les Baomi restent donc une armée à part, qui cherche à se perpétuer. Ils n'entraînent pas à l'euro péenne l'armée de Kabongo ou de Kolomoni, mais puisent dans un autre *réservoir humain*. La formation militaire des *recrues* était bien sûr une condition de leur survie : elle les rendait efficaces et redoutables au combat, inspirait la peur et leur permettait donc d'être en paix. Les nouveaux venus passeront donc par l'instruction militaire à *l'instar de la Force Publique*, plus ou moins bien reconstituée. Mais on est fondé à se demander si, pour assurer la cohésion du groupe humain très disparate qu'ils étaient, les Baomi n'ont pas donné à cette formation une connotation initiatique, permettant à tous de passer par où sont passés les *anciens* et aux nouveaux Baomi d'être, au moins symboliquement, des révoltés de Luluabourg.

Sur ce point comme sur d'autres détails qu'on serait avide de connaître,

re, concernant la manière dont les Baomi se sont organisés durant la période de près de cinq ans où ils jouirent d'une tranquillité relative, on dispose hélas de beaucoup trop peu d'informations.

À la prise de Kikomja en 1901 (18) on s'apercevra que les exécutions et les mutilations étaient apparemment aussi fréquentes chez eux que chez leurs alliés luba. Ils durent accepter de se livrer à la traite, donc aux expéditions de pillage et de razzia que celle-ci suppose, puisque les traitants, fournisseurs d'armes, n'acceptaient pour paiement de celles-ci que le bétail humain. Et s'ils ont voulu sauvegarder leur indépendance vis-à-vis des Lubas, force est de penser qu'ils ont veillé à avoir leurs propres fournisseurs d'armes. Mais pour déterminer leur rôle et leurs responsabilités exacts tant dans les *arrazias* que dans la traite, il faudrait connaître très précisément leur degré d'autonomie (19). Et sur ce point nous sommes malheureusement réduits, sinon aux conjectures, du moins à beaucoup moins de précision que nous ne le souhaiterions.

XIII. Une vue imprenable du Tanganyika

Après du lac Tanganyika, dans sa partie Sud, il y avait un important ensemble de missions, dont la sécurité fut assurée d'abord par un Corps de Volontaires (1) mis sur pieds par la Société Antislavagiste, et commandé par un officier d'origine française, le capitaine Joubert. Celui-ci, soit dit en passant, se maria et fit souche sur place, et fut le seul Européen à avoir demandé sa naturalisation à l'Etat Indépendant.

L'Etat proprement dit était présent à Mlwa (Alberville) (2) et à Mpweto (Pweto) sur le lac Moero, ainsi qu'à Moliro, à l'extrémité Sud du Tanganyika. Comme le relevait en 1898 le daira de Lusaka (3): «Les révoltes de Lutuboung occupant tout le centre du Congo, il n'y a que la route du Tanganyika pour se rendre au Katanga. Aussi est-ce par ici que les agents reçoivent leur courrier et leur ravitaillement».

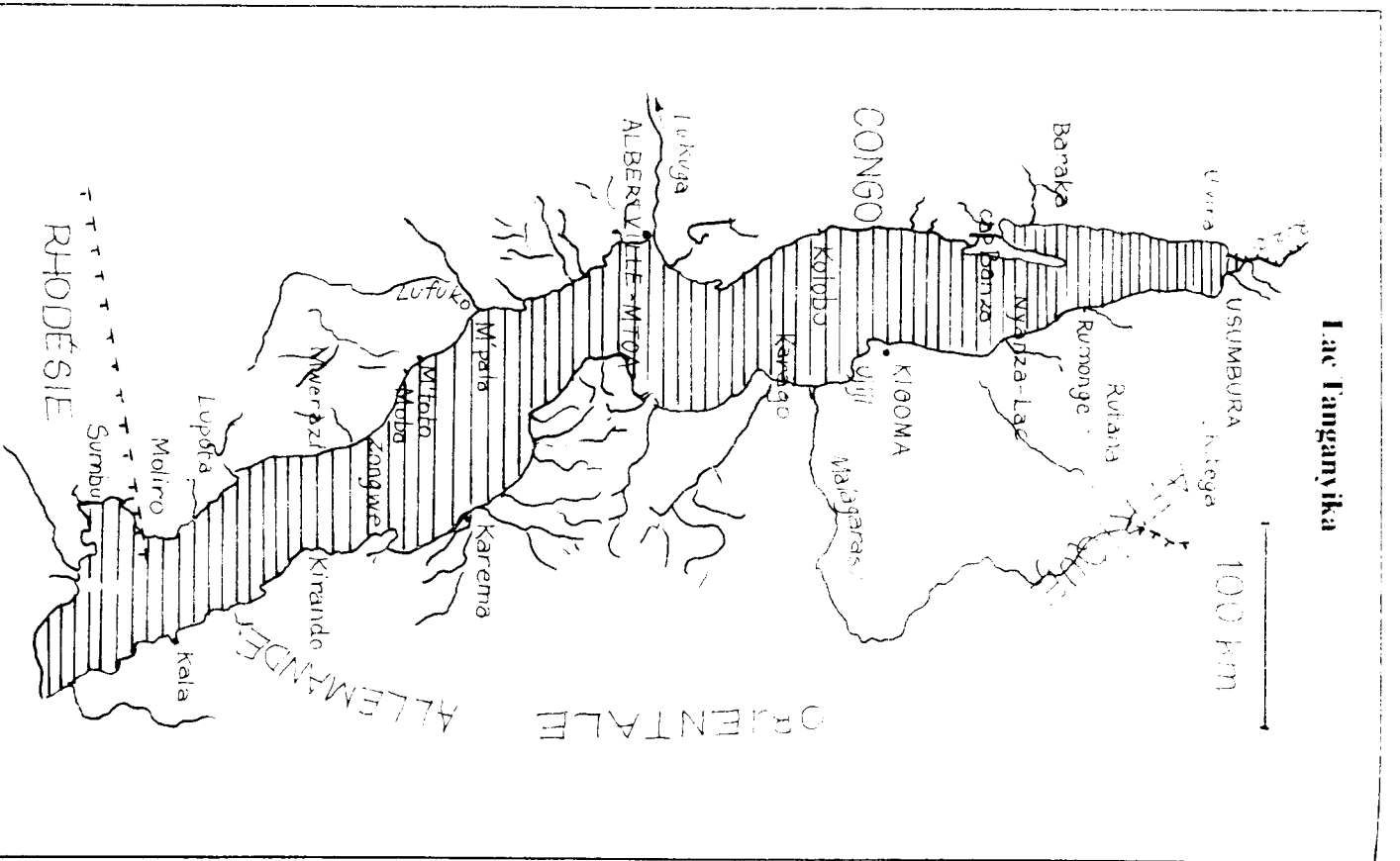
Dans cette région, les seuls établissements européens stables et de quelque importance étaient les missions. Elles servaient donc de *gate d'échappée*, et la E.P. fournissait périodiquement aux missionnaires et à Joubert des informations militaires ayant un rapport avec leur sécurité. A cause de tout cela, les missions de cette région ont constitué une sorte d'observatoire privilégié, tant en ce qui concerne l'Urwa que le Maniana.

Du fait de son métier, Joubert était particulièrement concerné par les informations relatives aux Baoni. On peut aussi supposer que les officiers de la E.P., jouissant d'une pipe et d'un petit verre chez un *collaborateur* devaient se laisser aller plus facilement aux confidences. Toujours est-il que l'on trouve dans les carnets du capitaine (4) de nombreuses notes qui concernent les Baoni, et qui s'étalent entre le 6 juin 1896 et le 11 mai 1903. Apparente par sa femme à un chef de village, le même Joubert était aussi fort bien au fait de ce qui se disait chez les Noirs, dont les informations s'avaient plus d'une fois meilleures et plus rapides que celles des Blancs (5). Ces documents nous aident donc aussi à comprendre comment les populations riveraines du Tanganyika – surtout Tabwa et Bemba – proches des régions révoltées mais qui n'ont pas participé au soulèvement, ont réagi aux événements, tant de la révolte elle-même que de sa répression.

NOTES

- 1) Nous avons rencontré ces Kamik, ou Bena Kamikwa, au chapitre IX.
- 2) Un de leurs dictons dit: «Dans les Marungu, tous les hommes sont blancs» (Nyang'ani).
- 3) Voir par exemple Vanhina, *Les Anciens Royaumes de la Saroua*, p. 238 et Maquet, *Les civilisations Noires*.
- 4) On se reportera utilement à la carte.
- 5) Le Cameroun, V. L..., *A travers l'Afrique*, voyage de Zanzibar à Benguela, Hachette, 1874.
- 6) L'Urwa est la région, assez mal délimitée, où se situe le cours supérieur du Luabala, limitée à l'Est par les hautes terres qui précèdent la dépression du Tanganyika. Il y a souvent, chez les auteurs du XIX^e siècle une synonymie de fait entre Urwa et territoire des Baluba, bien que les deux termes ne se recouvrent pas vraiment du strict point de vue géographique.
- 7) Nous ne prétendons pas nier l'aspect ethnique de tout ceci. Mais il faut aussi remarquer que l'endogamie et l'inceste systématique retreussent le clan royal et pouvaient, à la longue, restreindre les possibilités de hautes successorales, grande faiblesse des Etats africains.
- 8) Le Cameroun aurait voulu prendre possession au nom de la couronne britannique des territoires du Luabala, L. Angleterre s'y opposa.
- 9) Shaka Zulu est un bel exemple de ce procédé. Il est vague cousin de Dingiswayo, mais chef de l'armée, il se proclama *fils naturel* du défunt.
- 10) Contrairement à ce qui se passe ailleurs en Afrique, les forgerons n'ont pas, chez les Luaba, un statut spécial, qu'il soit social ou magique.
- 11) On sait que le terme *prete* est déjà des plus vagues en Afrique. Lorsqu'il s'y ajoute, comme dans les grandes familles Luaba, la pratique de l'inceste sur une grande échelle, le concept devient particulièrement flou.
- 12) Janssens et Cateaux, op. cit., Tome II, p. 796.
- 13) Janssens et Cateaux, op. cit., Tome II, p. 796.
- 14) Cf. Chapitre XI.
- 15) Les opérations militaires proprement dites sont décrites dans le chapitre XIV. Pour la question du Haut-Nil, on se reportera aux chapitres XV et XVI, ainsi qu'aux cartes qui les illustrent. Comme nous sommes contraints de nous limiter, nous n'évoquons en détail que les opérations, où les Baoni furent sérieusement impliqués, sans nous attarder sur la *pacification* du pays Luaba entre 1896 et 1905. On peut aisément imaginer ce qu'elle fut en se référant aux chapitres II et XIII.
- 16) In l'ejume, op. cit., (VC), p. 130.
- 17) In l'ejume, op. cit., (VC), pp. 131-132.
- 18) APP, feuillet 199 (261) Mpalu.
- 19) Debergh, qui fit étape à Mpalu en revenant de cette expédition.
- 20) Cf. infra.
- 21) Nous ne connaissons par exemple pas suffisamment le royaume Luaba de Kikonja pour savoir quelle part lui revient dans les *horreurs* sur lesquelles la E.P. se récrie vigoureusement après la chute de cette ville. Le Grand Royaume a si bien monopolisé l'attention que l'histoire de Kikonja est mal connue (cf. bibliographie).

Lac Tanganyika



70 juin 1899 (6). Un des bateaux qui avaient conduit Mohonvay à Moliro revient. Les marins racontent que tout le poste (soldats wabwari (7) et nyampara (8)) ont déserté. Ils disent ignorer de quel côté ils sont allés... *Hijiri*... Les gens des courriers me disent qu'ils ont laissé chez Zongwe les Wabwari déserteurs. Ils avaient cinq pirogues. L'une a été prise par un hippopotame en arrivant chez Zongwe. Neuf ou dix noyés. Les Wabwari disent qu'ils vont rentrer chez eux.

Mohonvay m'écrit pour Fromont qui est malade. Il me demande s'il peut envoyer trente hommes. Il me dit que la nuit de son arrivée à Moliro, Nyamparas et soldats avaient déserté et qu'il n'a trouvé auprès de Fromont que trois ou quatre soldats avec des gens de Moliro. Il ne reste au poste que trois Albini et quelques fusils à capsules. Les déserteurs ont emmené, avec la barque à voile et les pirogues, presque toutes les femmes et les enfants de la station. Il ne sait où ils sont allés.

Les gens du courrier ajoutent qu'ils ont emporté les étoffes du magasin, bouteilles, cuisses, etc... Ils me disent que les nyamparas, avec la grande barque, étaient partis pour Ujiji (9) et que les soldats wabwari avaient l'intention de gagner le Masanze (10).

Les gens des deux courriers, en passant à Zongwe, ont vu quatre bateaux avec beaucoup de soldats, de femmes et d'enfants. Persuadés que ce sont les déserteurs, ils ne se sont pas abouchés avec eux. Je donne avis à Mtowa.

12 juin - vendredi. Les quatre bateaux abordent dans la matinée près de Mkupa. Vers deux heures, on me prévient qu'un détachement, venant du Marongu, après avoir rencontré les gens de bateaux, vient par la plage, tandis que les bateaux prennent la mer.

Bien convaincu que ce sont les déserteurs et ne sachant ce que peuvent vouloir faire ces gens, j'envoie mon nyampara, avec une trentaine d'hommes, au-devant de ceux qui viennent par terre pour leur dire de déposer leurs armes et de se présenter chez moi. Un des soldats (dont aucun n'était en uniforme), après avoir dit qu'ils attendaient que leur nyampara les eût rejoints et leur eût dit ce qu'ils devaient faire, décharge son fusil sur mon nyampara qui eût le collet de sa tunique tout noir par l'explosion. Aussitôt, la fusillade éclata des deux côtés. Deux des soldats furent tués sur place. Mes hommes, en les poursuivant, rencontrèrent un autre détachement sorti des bateaux, qu'ils mirent également en déroute. Pendant que les bateaux, qui venaient d'arriver, prenaient le large en tirant des coups de fusil.

Des femmes qui venaient par terre, furent prises par les indigènes et amenées chez moi. Un soldat, aussi, prisonnier. Toutes les femmes dirent que nous n'avions pas affaire aux déserteurs, mais aux soldats que Fromont avait expédiés pour Mtowa à la suite d'un combat entre nyam-

para et soldats du Poste.

Sous cette lecture à Mlowa.

13 juin - samedi. Le lendemain matin, je fis dire à mes gens, qui étaient postés la nuit dans les villages de la côte, pour les garder contre un retour possible des bateaux, de rentrer de suite, en leur delendaant, ainsi qu'aux indigènes, d'inquiéter les soldats qu'ils pourraient rencontrer dans la campagne.

On amena une femme qui, dans la nuit, en errant à l'aventure, avait été blessée par une sentinelle.

On me renvint six fusils pris aux soldats pour chasser. Impossible de savoir quelle direction ont prise les bateaux.

14 juin - dimanche. Un soldat vint se présenter. Il ne sait ce que sont devenus ses camarades.

Je renvoie les courtiers de Moliro, avec quelques-uns de mes hommes et, ne pouvant en ce moment envoyer le détachement demandé, je leur donne, en plus des six fusils enlevés, quatorze de mes fusils, ce qui suffira bien à la sûreté d'un poste qui est fortifié, puisqu'il y a là beaucoup d'hommes de Moliro à qui il ne manque que des fusils.

15 juin - lundi. Aujourd'hui encore, pas de nouvelles. Au soir, un homme, revenant de chez Zongwe, a rencontré les bateaux à Kabundi. On lui a tiré un coup de fusil.

16 juin - mardi. J'envoie les deux soldats qui sont ici pour qu'ils tâchent de rejoindre les bateaux et qu'ils engagent leurs camarades à regagner Moliro en leur dormant une lettre pour Fromont. Je leur fais dire que s'ils veulent continuer leur voyage vers Mlowa, ils pourront passer ici en envoyant en avant deux hommes me prévenir de leur arrivée.

17 juin - mercredi. Je reçois une lettre de Fromont qui va mieux. Il me dit que les déserteurs sont probablement du côté de Kala.

Un homme qui revient de chez Kapampa a rencontré les bateaux chez Zongwe. Il dit qu'ils avaient voulu attaquer le village de Zongwe, mais, qu'ayant aperçu Crombe Sazi, qui retournait d'ici, ils crurent qu'il avait de mes hommes avec lui. Ils se contentèrent de tirer deux coups de fusil. Les gens de Zongwe ayant riposté par des coups de fusil et des flèches, il se hâtèrent de monter dans les bateaux et de prendre le large. Ils avaient rallié les soldats chassés par nos gens. En partant, ils criaient qu'ils allaient voir leur bwana Rumaliza (H), mais qu'ils reviendraient pour battre le capitaine. Effectivement, ils ramènent en plein lac, se dirigeant vers l'autre côté.

20 juin - samedi. Un courtier arrive de Mpweto. Les gens de Mwaka ont tiré un coup de fusil et lancé des flèches sur les soldats du courtier. Le courtier précédent avait également reçu des flèches.

On voit que les désertions continuent. Si l'on n'a plus trace de soldats passant chez les Baoni en bloc, avec armes et bagages, il est bien possible par contre qu'au moins une partie de ces déserteurs aient abouti chez eux *en deux temps*, après avoir vécu quelque temps de brigandage et fait partie de ces *ringanga* parmi lesquels les Baoni recrutent, d'après Debergh, leurs nouvelles recrues.

Que la population locale soit à l'époque enivree jusqu'à tirer des flèches sur les courtiers devient plus facile à comprendre lorsque l'on lit la lettre que le P. G. de Beerst, supérieur de Saint-Jacques de Lusaka, adressant le 20 juillet à son évêque (12) à propos d'événements survenus pendant ce même mois de juin 1896: "Depuis quelques mois, ils existe un poste de l'Etat, aux environs du *Mweru*, dirigé par l'excellent M. *Mwetchal*. Le courtier partant de ce poste se fait d'ordinaire par les soldats, c'est-à-dire par des gens qui, à tort ou à raison, sont la terreur du pays. Or, voici que cinq de ces soldats partis de Saint-Louis pour retourner au Mweru, passent par les villages soumis à Kasokota, à deux jours de marche d'ici. A leur arrivée, le peuple, naturellement effrayé, se cache dans les herbes. Les soldats interprètent cette fuite comme une résistance, et d'ailleurs ils n'ont pas de quoi manger. Ils vont donc chercher du monde dans les herbes et attrapent la femme de *Kasokota*, chef du pays. Voyant cela, celui-ci sort de sa retraite, crie aux soldats, mais probablement dans une langue que ceux-ci ne comprennent pas: "Fâche ma femme, et va dans ma maison prendre toute la farine et les poules que tu trouveras, mais fâche ma femme!" C'est que les soldats ont compris aux supplications du bon vieux, je ne le saurais dire, mais ils lui ont tiré deux balles, dont la seconde l'a atteint à la partie inférieure de la cuisse et est sortie un peu au-dessus du genou. Au bruit du fusil, on accourt, une balle atteint *Kisizi*, le fils de Kasokota à la jambe et la traverse; une autre atteint un homme à la bouche.

¹ Kasokota meurt de sa blessure.

Dès que j'apprends cette nouvelle, j'envoie un cadeau de condoléance à *Kisizi*, lui disant que son père était mon ami, qu'il nous avait très bien reçus lorsqu'il y a quelques mois, le R. P. Guillaume et moi nous passâmes par chez lui, et que j'étais très attristé d'apprendre de quelle manière tragique il venait de finir ses jours; que j'avais appris que lui-même avait été blessé et que je l'invitais à venir se faire soigner par nous.

Le 28 juin, trois envoyés de *Kisizi* venaient nous remercier. Je les reçus de mon mieux, les invitant surtout à nous apporter le chef *Kisizi* pour se faire soigner.

Quelques jours après, une grande caravane arrive portant *Kisizi*, son chef, dans une large literie. La balle lui a traversé le pied à la partie inférieure du mollet, heureusement elle n'a pas touché l'os. Une immense

quantité de pus en sort et le brave homme souffre horriblement. En ce moment, il est presque guéri, il n'y a plus de pus et les douleurs ont tout à fait cesse. Il est content, le brave Chef, et ne sait comment nous exprimer sa reconnaissance.

Entretemps, d'autres nouvelles du même genre nous arrivent encore de son pays. Une troupe de soldats – on dit une dizaine – viennent de se jeter sur la population. Ils ont pris deux femmes et un homme, à savoir *Kalukuba*, le successeur légitime de Kasokota. Ils ont brûlé le village de *Kinyama*, second successeur de Kasokota. Devant ces faits une question se pose: ces soldats sont-ils simplement de passage et ont-ils pris ces femmes et ce chef pour en obtenir des vivres, ou bien auraient-ils accusé ces paisibles populations devant leur chef au Muera, et auraient-ils obtenu la permission de se venger? Cette dernière hypothèse n'est pas sans fondement, vu l'incendie de *Kinyama*. J'envoie donc immédiatement deux hommes pour examiner les agissements des soldats, leur disant: 'S'ils amènent leurs prisonniers à Saint-Louis, chez le capitaine Joubert, il n'y a rien à craindre; le capitaine rendra justice à qui de droit; mais si vous voyez qu'ils vont dans la direction de *Muera*, venez vite m'en avertir, car les prisonniers ne trouveront d'autres interprètes que les soldats, leurs propres accusateurs. J'enverrai immédiatement un courrier exprès à M. Marchal, pour lui expliquer l'état des choses, et M. Marchal, qui est un homme juste, saura nous rendre justice; il n'y aura rien à craindre.' Et mes deux envoyés sont partis à l'instant. Au moment où j'écris je ne connais pas encore l'état de choses.

Avec tout cela, la terreur du soldat ne fait que s'accroître; les gens tiennent, et s'ils ne changent pas leur manière d'agir, le Marungu, qui n'est déjà pas bien peuplé, deviendra de plus en plus désert!

Remarquons en passant que le P. de Beerst considère comme tout à fait vraisemblable que *Faxcellent Mr. Marchal* ait autorisé ses soldats à se venger en détruisant un village. 'Qu'aurait autorisé des officiers qui n'auraient pas été aussi excellents que le lieutenant Marchal?'

En juillet et en août, les mouvements de troupe – qui sont dus à la fois aux opérations contre les Baoni, aux préparatifs de l'expédition du Nillet aux opérations de Longe, lancé dans la *pacification* du Kivu, continuent. Les exactions quotidiennes de la F. P. également.

1er juillet - mercredi. Un courrier apporte une lettre pour Moliro et une pour moi. Deffense dit qu'il ne peut, pour le moment, envoyer ni hommes ni cartouches. Il n'a que 24 soldats et 900 cartouches. Longe est parti pour le Kivu avec presque tous les soldats de Mhowa et de l'Uvira. De Kabambara, il ne peut attendre de renfort pour le moment. Il a prévenu Longe et lui propose de retirer Fromont de Moliro où il ne resterait qu'un petit poste dépendant de Mpweto.

25 juillet - dimanche. Retour des hommes qui ont porté des fusils à Moliro. Fromont m'écrit pour m'accuser réception. Il dit qu'il avait expédié 45 soldats pour Mhowa. Mais il ne leur avait pas donné de feuille de route parce qu'ils l'auraient déchirée, pensant que c'était un rapport contre eux.

25 juillet - jeudi. On me dit que les courriers, en s'en retournant, ont encore une sur les gens et qu'un homme de Kaholo a été tué d'une balle dans le ventre.

3 août - mardi. J'écris à Marchal pour le renseigner sur les actes de brigandage commis par ses soldats.

5 août - mercredi. Agnes revient de Mpala avec Louise et Pro. Il y a un courrier de Mhowa. J'ai une lettre du Capitaine Debergh qui m'annonce qu'il a pris le commandement de la zone du Tanganyika.

13 août - jeudi. Dans la matinée, arrive le Commandant avec deux bateaux. Une quarantaine de soldats viennent par terre. Il ne semble pas content des nouvelles du sud.

Fromont a écrit que les soldats venus de Mpweto sont assez disposés à faire comme les précédents. On raconte qu'il y aurait eu des histoires avec Knight, l'anglais fixé à Lugambo. Il paraît décidé à sévir contre les soldats qui ont tué des gens sur la route de Mpweto. (...)

On prépare une grande expédition pour l'année prochaine contre les devichés (13).

15 août - samedi. Au matin, Moray vient me surprendre. Il était à Mpala depuis trois jours. Debergh n'en avait rien dit.

A propos de la récolte du caoutchouc, il paraît que le Capitaine Fievez aurait fait couper une main à plus de mille personnes (1.250 je crois) sans les tuer et avant fait aligner ces mains, il aurait dit à ses Agents: 'Voici les mains qui ont refusé de faire du caoutchouc.'

On dit que les soldats révoltés de Lusambo ont bâti un village près du lac Kasali. (Kisale)

Les quarante soldats arrivent avec une bande de femmes. Les uns en ont deux ou trois et les autres pas une.

26 septembre - samedi. Le Père Schmitz vient avec le Père van Hoos-temberg qui ira à Mpala.

Le Père Guilleme viendra lundi. D'après une lettre de Moray au Père Guilleme, Longe aurait subi un échec par suite du retard de l'expédition envoyée au Kivu.

2 octobre. Debergh m'écrit le 23 septembre que le lendemain, il part en campagne avec Marchal contre Kalindo qui est établi à 7 journées au nord de Mpweto et à deux journées à l'est du Tanganyika.

D'après Brasseur, les soldats de Luaboung seraient au sud du Lanyi (14) ou ils enlèvent et exercent les indigènes pour faire une grande expédition. Brasseur, est passé près d'eux, mais n'a pas osé les attaquer, ne connaissant pas leur nombre.

Debergh, qui partait pour l'expédition, a laquelle nous avons déjà fait allusion, et au cours de laquelle il battit en retraite en apprenant qu'il risquait de rencontrer les Baoni, écrivit également à Mpala ou, d'après le diacre, sa lettre arriva le 14 octobre (15).

14 - Nous recevons du Commandant Debergh, actuellement en reconnaissance sur le Luababa oriental, la lettre suivante, très urgente.

28 septembre 1896

Mon révérend Père,

Certains indics me font croire que les rebelles du Luaboung ne tarderont pas à visiter la zone du Tanganyka, probablement Mtowa, où ils s'ingèrent trouver un gros ravitaillement en cartouches et en étoffes. J'ai prescrit d'occuper immédiatement l'île de Kavala, où j'espère pouvoir soutenir la défense jusqu'à l'arrivée de secours. Il se peut aussi qu'ils cherchent à s'approvisionner à Mpala, à Saint-Louis, à Baudonville, à Saint-Jacques et Sainte-Famille de Lusaka. Mes forces sont très restreintes et ne me permettent pas de vous offrir un secours de quelque efficacité.

Je vous conseille, mon cher Père, d'organiser votre défense à Mpala et de vous largement approvisionner en vue du malheur qui menace votre belle mission. Si Kafindo ne me la fait pas trop longue, j'espère être à Mpala dans une quinzaine de jours.

- Veuillez croire, etc.

Signé: Debergh.

Nous apprenons en même temps que le Commandant n'est plus si loin et qu'il revient à marches forcées sur Mtowa. Il y aurait eu un engagement chez Paramino, homme de Mruturutu, établi pour le compte de son maître dans l'Égala, avec une colonne de Waipras et de Wamambwe, chasseurs d'éléphants.

Le soir, nous recevons une autre lettre du Commandant, s'annonçant pour après-demain à Mpala. Il s'est emparé de quatre bomas appartenant à Mruturutu, affilé de Kafindo. Mais Kafindo lui-même s'est joint aux rebelles de Luaboung, établis entre les Luababa oriental et occidental.

15 - A la nuit, nous apprenons l'arrivée de la colonne du Commandant à Saint-Michel de Kipungwe. Le Commandant lui-même a continué sur Mpala. Il arrive à l'instant accompagné de M. Mohonval. Voici les nouvelles et l'explication de la lettre précitée:

Ici se place le passage où Debergh, constatant que Kafindo était soutenu par les Baoni, préfère battre en retraite. Le diacre poursuit: 'Dans sa marche au N.-E. sur Mpala et Mtowa, il rencontra les bomas de Paramino, homme de Mruturutu. L'attitude de Paramino paraissant hostile, le commandant s'empara de ses bomas. La plupart des hommes valides de Paramino purent s'enfuir, d'autres furent tués ainsi que beaucoup de femmes. Les soldats firent prisonniers pas mal de femmes et d'enfants. Parmi les morts se trouva un arabe d'Ujiji, nommé Rajabu, le même qui vint nous assiéger en 1890 à Mpala. Une tempête jeta en une nuit toute sa flotte sur les rochers de notre rivage et il s'en retourna tout penaud chez son maître Rumatiza.

Le batin ramassé dans les bomas fut assez considérable mais un incendie le consuma en une nuit, les soldats ne purent sauver que quelques pointes d'ivoire.

17 - Le commandant Debergh a laissé à la mission une douzaine de petits enfants faits prisonniers aux bomas de Paramino. Le P. Schmitz va les conduire aux Soeurs de Kirungu (16). L'un d'eux, à peine âgé de trois ans, a été baptisé hier sous le nom d'Augustin. Ce seront les 'primitive Balubarum'. (...)

19 - M. le Commandant a la fièvre.

20 - Le Commandant va mieux. Il veut s'embarquer ce matin même pour Mtowa. M. Mohonval l'y précède déjà par voie de terre. Il est à espérer que les rebelles ne tiendront pas de sitôt un mouvement offensif vers le Tanganyka. Notre mission serait alors menacée des plus grands maux. Nous avons un boma solide en briques et en pierres, mais à peine cinquante fusils à cartouches. Il nous faut donc mettre toute notre confiance en la sainte providence du bon Dieu.

Joubert, de son côté, note:

15 octobre - Jeudi. J'ai une lettre de Debergh qui était, le 11, à deux journées de Mpala. Il me dit qu'il n'a pas rencontré Kafindo qui s'était enfui, il a battu son ami Paramino, tout est bien au Luababa.

Il m'avait envoyé une lettre pour me mettre en garde contre les soldats rebelles. Il espère que celle-ci m'arrivera auparavant. Il n'y a pas de danger prochain. Il a poussé vers le nord jusqu'à une journée et demi de la Lukuga; il se reposera deux jours à Mpala avant de repartir pour Mtowa.

Il m'envoie le Brevet de 'l'Étoile de Service' avec ses félicitations. Le Père Harrebaut vient pour quelques charges à destination de Kirungu.

17 octobre - samedi. Ce matin, le Père Schmitz a amené de Mpala à Kirungu, pour les soeurs, quelques-unes des filles prises par Debergh chez Paramino. Les mères de deux de ces enfants ont été tuées en route

par les soldats a coup de crosse de fusil parce qu'elles ne pouvaient marcher.

18 octobre - dimanche. Quatre femmes prisonnières s'étaient enfuites. Deux furent reprises et ... pendues! Décidément, le Gouvernement Congolais fera regretter aux pauvres noirs le régime arabe.

La troupe de Debergh a pris chez Paramino et mis à sac quatre villas dont les gens ne se sont pas défendus.

Le fameux Rajabu, qui était venu en '90 pour nous attaquer à Mpala, se trouvait là avec une permission qu'on lui avait délivrée à Mlowa, pour faire le commerce. Il a été tué par les soldats pendant que, réfugié près d'un drapeau congolais, il leur présentait son laissez-passer. Des indigènes avaient dit aux gens de Debergh, que les révoltés de Luwaburg étaient dans les environs. Debergh alors, m'avait expédié une lettre pour m'annoncer que nous aurions presque inévitablement par ici, la visite de ces révoltés et que, pour le moment, il ne pouvait nous donner aucune protection; qu'il comptait me voir à Saint-Louis dans une quinzaine de jours et qu'alors, nous nous concerterions pour faire une résistance prolongée. Cette lettre m'est arrivée aujourd'hui!

En novembre et décembre 1896 a lieu une nouvelle alerte. La relation du diaire de Mpala commence le 28 novembre (17).

«Vers dix heures et demie du soir, nous sommes tirés des doucours du premier sommeil, par de violents coups frappés à la porte de notre boma. Tout le village est en mouvement. Bientôt les enfants accourent vers nous, en criant: La guerre, la guerre. Père donne-nous des fusils. Le P. Guillemé revient en toute hâte de Mukala.

«Ce sont les gens de la caravane qui demandent si bruyamment qu'on leur ouvre le boma.

«Voici ce qui était arrivé: le Père était installé bien paisiblement en notre succursale de Saint-Antoine de Mukala, quand, vers cinq heures du soir, il y vit arriver comme une flèche, le R. P. Debeerst. Les révoltés du Luabala sont à Lusaka, lui dit-il. Selon vos ordres exprès, nous avons abandonné le poste, emportant tout ce que nous pouvions et enfouissant tout le reste. M. Delandisheere s'est replié sur Kirungu et Saint-Louis. Nous nous replions sur Mpala. J'ai devancé la caravane. Le P. Claves et le F. Etienne me suivent de près avec les porteurs.

«La nouvelle était des plus graves, mais point surprenante. Depuis plusieurs mois nous sommes ici au Tanganika sous le coup d'alertes incessantes et ces Messieurs les Congolais encore bien plus que nous.

Il n'y a pas deux jours, M. Marchal envoyait une lettre au P. Debeerst, pour l'avertir de se tenir sur ses gardes. Il y était question d'un mouvement offensif des révoltés du Luabala sur la région comprise

entre le Moero et le Tanganika. Les Anglais du Moero se fortifiaient sérieusement pour leur résister, mais lui, à Mpweto, avec le petit nombre de soldats qu'il avait et le peu de confiance qu'il pouvait avoir en leur fidélité, il ne pouvait songer à leur offrir une résistance de quelque utilité. Il avait d'ailleurs reçu du commandant Debergh, l'ordre, en cas d'attaque, de faire sauter son poste et de se replier sur Mohro.

«Nous avions à peine reçu cette lettre, que le P. Debeerst apprenait, par les indigènes, qu'un parti de révoltés accourait en toute hâte du Luabala par l'Utua. Ces hommes n'inquiétaient pas les indigènes, ne s'arrêtaient dans les villages que pour prendre un peu de vivres, puis reprenaient leur course vers le Tanganika. Cette marche précipitée faisait conjecturer aux indigènes qu'ils devaient être poursuivis, mais les Pères pouvaient croire, avec autant et plus de raison, que cette troupe avait le dessin d'arriver à l'improviste et de surprendre le poste de Mlowa et les autres stations de l'Etat Congolais au Tanganika. Ils devaient comploter pour un ravitaillement considérable en munitions et en étoffe.

«Le P. Debeerst jugea que, dans ces conjectures, il n'y avait pas de temps à perdre, et sur l'ordre formel qu'il avait reçu du R. P. Pro-vicaire, de se replier sur Mpala ou sur Kirungu, en cas où les révoltés menaceraient le poste de Lusaka, dépourvu d'ailleurs de moyens de défense, il passa la nuit à emballer et à enfourer les effets du poste. Et le matin avant le jour, il prenait la route de Mpala avec le P. Claves et le F. Etienne.

«Au Kakurwe, il rencontra le R. P. Guillemé. Celui-ci revint aussitôt à Mpala pour prendre les mesures et précautions nécessaires et mettre notre poste en état de défense.

«M. De Lantsheere s'était, de son côté, retiré sur Kirungu et Saint-Louis dont la défense incombaît au brave capitaine Joubert.

«Le R. P. Guillemé donne ses ordres pour, qu'en cas où les mauvaises nouvelles viendraient à se confirmer, les portes de notre boma et de notre église fussent solidement murées et barricadées, les meurtrières du boma démasquées, et le haut de nos toits et bastions muni de créneaux en briques. Les fusils à cartouches défendent les bastions, les hommes armés de fusils à capsules tireront à couvert par les meurtrières.

«Comme on ne peut nous couper ni l'eau ni les vivres, nous aurons ainsi une forteresse imprenable par un ennemi dépourvu d'artillerie.

«Les Pères de Lusaka arrivent ici cette après-midi. Dès le matin, nous avons envoyé des courriers et des éclaireurs dans toutes les directions. «Nous procédons à la revue de notre armement. Nous avons une cinquantaine de fusils à cartouches en bon état, mais peu de cartouches, surtout pour les "Remington" qui forment la meilleure partie de notre arsenal; de plus, environ 150 fusils à capsules et un large approvisionnement en poudre et en balles.

« Nous nous occupons aussi de remettre en état quelques fusils détraqués.

« Avec cela nous pouvons attendre sans crainte les révoltés; il leur en coûtera cher de venir se heurter à nos gros murs en pierres et en briques.

Décembre 1896

Le 1. - Les éclaireurs nous reviennent. La troupe annoncée n'a pas osé arriver jusqu'à Lusaka, elle n'a point dépassé Urua. Ce serait, paraît-il, un parti de Wangyamwézi (18) et de Walipa, fatigués de se battre aussi loin de chez eux. Ils auraient lâché la partie des révoltés et de Kafindo et ne désiraient qu'obtenir le laissez-passer des Blancs pour repasser le lac et s'en retourner dans leur patrie. Ils n'auraient que des fusils à capsules.

« Nous ne sommes donc que sous le coup d'une alerte. Tant mieux. Le P. Debeert repart aussitôt pour Lusaka avec une petite troupe de nous gens et vingt fusils à cartouches.

« C'est un bon avertissement. Il s'agit de nous tenir sur nos gardes. Il suffirait que les révoltés culbutassent le poste de Mpweto — ce qui ne leur serait pas difficile, comme on le sait — et ce serait nous qui recevions les premiers coups.

« Le T. R. P. Proviccaire se propose de demander au Commandant de Mlowa qu'il mette en dépôt, à Mpala, un petit approvisionnement de cartouches Albini-Remington.

3. - Retour du Pelebo. Partis le 19 novembre pour Karéma, nous apprenons que, de son côté, le capitaine Joubert est parti en armes pour Lusaka en compagnie du P. Herrebaut.

4. - Arrivée de MM. Moray et Van Biersvliet de Mlowa.

« M. Moray nous apprend qu'une partie de la garnison de Mpweto est passée au camp des révoltés avec armes et bagages. Ce qui reste est hésitant. M. Fromont est parti pour Mpweto avec la garnison de Mofiro. M. Van Biersvliet va le remplacer à Mofiro; il espère que le capitaine Joubert lui fournira quelques-uns de ses gens d'armes pour veiller là à sa sécurité.

« Heureusement, nous dit M. Moray, que vous avez eu la bonne idée de ne pas communiquer immédiatement à Mlowa la nouvelle de l'alerte; pour sûr, le commandant nous aurait déjà fait partir tous dans l'île de Kavala.

« Voici les événements de cette même alerte, vus cette fois du côté de Joubert:

28 novembre - samedi. A la nuit, arrive un billet du père Herrebaut annonçant l'abandon du poste de Lusaka, par suite de nouvelles inquiétantes de Mambwe. Le Père de Beerts avec le Père Clayes et le Frère Etienne sont allés à Mpala, et Fernand est arrivé à huit heures du soir à

Kirungu. On dit qu'il y aurait chez Mambwe la caravane de Kafindo avec beaucoup de Wangyana qui voudraient marcher vers Kapampa (19) pour traverser le lac. Je ne puis croire qu'ils eussent choisi cet itinéraire.

29 novembre - dimanche. Je monte à Kirungu. Le Père Harrebaut et moi décidons d'aller voir ce qui se passe là-bas. Fernand (20) partira en avant avec dix hommes, prendre des informations pendant que je retourne à Saint-Louis, chercher des hommes. Le soir, je vais avec trente fusils coucher à Kirungu.

30 novembre - lundi. Dans la nuit, une lettre du Père Guillaume me donne des renseignements plus rassurants. Nous partons quand même avec le Père Herrebaut pour aller occuper le poste et rassurer, s'il y a lieu, la population. Nous couchons chez Mzima à trois heures de Lusaka. Fernand arrive à Lusaka, nous écrit que tout va bien là-bas et qu'on semble démentir les premières nouvelles.

1^{er} décembre - mardi. Nous arrivons au matin à Lusaka où les gens nous disent qu'il n'y a eu qu'une fausse alerte. Le Père Guillemé doit venir avec le Père de Beerts et quarante hommes. Il n'avait pas encore reçu avis de notre départ pour Lusaka. Au soir, le Père de Beerts nous prévient qu'il est en route avec une quinzaine d'hommes et arrivera demain. Fernand repart pour chercher ses bagages.

2 décembre - mercredi. Le Père de Beerts arrive à 10 heures et demie. D'après les renseignements les plus probables, une troupe des gens de Kafindo est venue à Mambwe se ravitailler de vivres et est repartie sans faire d'histoires. Ces gens disaient qu'ils abandonnaient Kafindo pour rentrer chez eux. D'autres prétendent que Kafindo serait chez Simba. Comme il n'y a rien à craindre nous repartons à 2 heures et demie pour revenir chez nous. Nous couchons chez Mzima.

28 décembre - lundi. (...) Le bateau qui amenait Van Biersvliet à Mofiro revient. Fromont n'écrit qu'il part avec toute sa garnison pour mener le canon à Mpweto. Il croit qu'il aura fort à faire. Presque tous les gens des environs se sont entus chez les Anglais pour éviter la corvée. Un courrier de Mlowa m'apporte une lettre de Debeerge. Il me dit qu'il y a eu d'autres renseignements conformes aux miens à propos des Anglais et de Kafindo. Il dit qu'il ne craint pas une attaque des Anglais, quoiqu'ils soient à surveiller, ainsi que Kafindo. S'il savait où se cache ce dernier, il se mettrait de suite à ses trousses. Il ne peut savoir où sont les révoltés, et incline à croire que les indigènes l'ont trompé en lui disant lorsqu'il était au Luababa, qu'il se trouvait dans les environs. Il me demande si je ne sais pas où se fait la contrebande d'ivoire par les Anglais, et parle de mettre deux Postes avec des Blancs à la frontière pour empêcher cette contrebande. En P. S. il m'annonce que les révoltés

ont été battus sur le Lomami le 5 septembre (21).

Les opérations contre les révoltés de Lulubourg, et les signes avant-coureurs puis le déclenchement de la révolte de Ndrifi font encore l'objet de notes de Joubert au début de 1897.

12 janvier - mardi. Le Père Guillaume m'écrit que Deberghé lui demande de Landtsheer pour accompagner Maréchal dans une expédition contre Kafindo. Il prétend que Mrututu se dispose à lui fournir des renforts. Il paraît que de Landtsheer s'était de lui-même offert à Maréchal. Deberghé m'écrit que Monhonval est parti avec 35 hommes pour le Kivu d'où on lui annonce que les indigènes ont formé une coalition de près de 10.000 hommes. A Kabambare on a eu la nouvelle que les révoltés (si bien battus) avaient repris l'offensive et refoulé Blancs et Noirs. Ce serait une belle histoire, si tous les arabes et Wangwana du Man'yema, armés par l'Etat, prenaient fantaisie d'essayer une revanche. Défense doit partir pour Kabambare si on a besoin d'aide là-bas.

15 janvier - vendredi. Ferrand m'envoie un homme pour changer un fusil et me prévient qu'il va, sur la demande de Deberghé et avec l'autorisation du Père Guillemé, aller rejoindre Maréchal. Il voudrait Karina et Kalonga pour l'accompagner (22).

16 janvier - samedi. Comme je ne sais trop quelle besogne fera l'expédition à laquelle il prend part, je réponds à de Landtsheer que je lui envoie un autre fusil mais que je ne veux pas envoyer mon nyampara et que Kalonga ne tient pas à aller.

1er mars - lundi. Le Père Guillemé m'écrit: il me donne quelques nouvelles reçues par Moray. Le Commandant est parti le 5 pour le Kivu. La mortalité est formidable au Congo parmi les Blancs.

Les six Agents qui venaient par la voie anglaise, doivent être à Kituta (Ils sont pour la Compagnie du Katanga).

Lothaire fait partie de l'expédition de Kartoun qui compte une centaine de Blancs. (...) (22)

30 mars - mardi. Je reçois une lettre de Fernand qui m'écrit de Mpweto (...). Il dit qu'il a à me causer d'un danger terrible qui nous a tous menacés. Quid? (23)

6 mai - jeudi. De Landtsheer m'écrit qu'il est à Lusaka, revenant de Mlowa. Deberghé doit venir vers le milieu du mois avec Wery et Défense. En compagnie de ce dernier, il se propose de marcher contre les révoltés du Lomami qui seraient à Kilowa (?) sur le bas Lwalaba. (probablement alors sur le bas Lwapula, si ce n'est dans l'île du Mwero chez Simba). Il paraît qu'il a envie de faire prélever l'impôt part ici, ce dont il aurait voulu charger de Landtsheer (26).

18 mai - mardi. Le Père Guillemé me communique une lettre de Deberghé. Le Commandant lui écrit qu'il y a de mauvaises nouvelles de

l'expédition Dhamis. Les Batelela, la moitié des troupes se sont révoltées et se sont battues contre les autres troupes. On dit que les révoltés ont l'intention de gagner le Man'yema et peut-être le Tanganyika. Il rappelle les soldats de Mpweto parce que ceux de Mlowa pourraient faire défection et vont être expédiés ailleurs. Il dit au Père Guillemé que, s'il doit se tenir un siège à Mlowa, il compte sur le grenier des Pères. Il charge le Père Guillemé de me prévenir.

En auront-ils enfin assez de leur militarisme? (27).

10 mai - mercredi. Un courrier urgent pour Mlolo. De Mlowa, quelques autres renseignements de la rébellion des troupes. Au début de l'affaire, neuf Blancs ont été massacrés. 80 Blancs sont arrivés aux Stanley-Falls pieds nus. Il y a 2.000 révoltés qui ont 200.000 cartouches. Il reste seulement une trentaine de soldats à Mlowa.

Deberghé rappelle les soldats de Mpweto et ceux du Kivu.

Dans beaucoup d'endroits, les populations s'insurgent. En cas d'attaque sur Mlowa, Deberghé se retirera dans l'île de Kawala. La barque de Kirungu va à Kilando; j'en profite pour écrire à Athanase (28).

15 juin - samedi. De Landtsheer m'écrit qu'il a été appelé pour combattre les révoltés. Lesquels?

13 juin - dimanche. Monhonval arrive à l'improviste avec une soixantaine de soldats, Sird ben Mejid (Kisila) et les gens de Kafindo.

Il se rend à Mlowa.

Maréchal est resté à Mpweto avec Fromont.

Les révoltés du Lomami se trouveraient de l'autre côté du Lwalaba sur une petite rivière un peu plus loin que Nyembwe Kunda.

On dit qu'il arrive pour le Katanga un renfort de blancs avec un canon et 100 soldats. Ils doivent passer par Mpweto pour éviter les révoltés. D'où viennent-ils alors? (29)

NOTES

1) Il a déjà été question de ce Corps de Volontaires au chapitre VI.

2) Mlwa, aussi appelée Mlowa, et Albertville (aujourd'hui Kalemie) ne sont pas exactement la même localité, puisque situées respectivement au Nord et au Sud de la Lukuga, devant le Tanganyika, à l'endroit où cette rivière quitte le lac. C'est Adolphe Jacques, C. D., de Mlwa pendant la guerre contre les Ngwana, qui suggéra le nom d'Albertville et employa cette dénomination dans son courrier. Au début de la Première Guerre Mondiale, on établit près de la rivière Kalemie, qui se jette dans le Tanganyika à quelques kilomètres au Sud de la Lukuga, un poste militaire destiné à combattre les Allemands sur le lac, et le colonel Moutaert ressortit à son propos le nom d'Albertville, pour des raisons patriotiques évidentes.